

circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

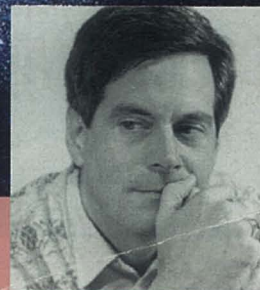
Numéro 48, été 1995

PLEINS FEUX
SUR LES
TECHNOLOGIES
DE L'INFORMATION



Ordre des traducteurs
et interprètes agréés du Québec

Claude Bédard





Une autre morgue

En référence à la page 5 de l'encart du numéro de printemps 1995 de *Circuit*.

Lorsque, il y a une quarantaine d'années, j'ai reçu ma formation d'illustrateur/dessinateur de bandes illustrées d'une école américaine, nous appelions *morgue* soit le classeur qui la contenait, soit la collection elle-même de documents iconographiques que nous amassions pour référence. Il s'agissait de photos, de découpures de revues et d'images de toutes sortes, représentant tout ce que l'on peut imaginer avoir à dessiner à un moment ou l'autre, et que nous classions par catégories avec le plus de méthode possible afin de pouvoir retrouver exactement ce qu'il nous fallait au moment où nous en avions besoin. On nous disait qu'une bonne *morgue* pouvait faire la différence entre pouvoir et ne pas pouvoir exécuter une illustration demandée.

Pour cette *morgue*-là, le Robert & Collins Senior et le Grand Larousse anglais-français donnent: «archives».

Amicalement vôtre,
Samuel Coppieters

Spanish and NAFTA

I had started reading the current issue of *Circuit* (no. 47), with "Échos" on page 2, but had to stop after "A controversial issue." No matter how hard I looked, I

could not find MI. Bozzano-Barnès' answer or comment on that note. It should have been there. Surely the two comments in question were shown to MI. Bozzano-Barnès? Did the latter decline to comment? In that case, that fact should have been mentioned. We talk a lot about professionalism (right on the cover) and "highest professional standards" (at the end of the first comment): is this an example?

If Ms. Daguerre-Massieu and/or Ms. Luraschi see problems with a colleague's writing, bring them to his/her attention, in private, please. As befits professionals. "Washing dirty linen" in public is surely not an example of "the highest professional standards." I find this sniping away at, or frontally attacking, a colleague in public appalling. Why does a publication such as *Circuit* publish comments such as these? Does it mean the magazine endorses them? So it might appear, since there is not one word from MI. Bozzano-Barnès. Is that, then, what *Circuit* has become: a place to attack colleagues?

For shame! We are presenting a pretty shabby image both to our colleagues and to the members of the public at large who read *Circuit*.

Carlos A. Henkel

Circuit's policy is to publish letters to the editor in whole or in part inasmuch as they meet certain criteria. We do not, for example, publish hateful or offensive letters. In the opinion of the editorial board, the reactions to the special issue on Spanish did not fit into that category. It must be remembered, too, that the opinions expressed in articles and letters are strictly those of the author.

In this instance, it seems that MI. Bozzano-Barnès did not see fit to exercise his right of reply to the two letters to the editor published in No. 47, nor did the other people mentioned in those letters. *Circuit* respected that decision.

Our special issue on the Spanish translation market and NAFTA caused much ink to flow and aroused strong feelings. With the publication of this reaction by Carlos A. Henkel, *Circuit* would like to bring this debate to a close.

The editorial board will review its editorial policy and make any changes deemed necessary in light of the controversy.

Circuit

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec



1140, boul. de Maisonneuve ouest
Bureau 1060
Montréal (Québec) H3A 1M8
Tél. : (514) 845-441
Télec. : (514) 845-9903

Responsable du secteur **Communications**, OTIAQ
Michel Lemay

Direction
Michel Burtiens

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Nydia Akrouf (*Des mots*), Michel Burtiens (*Silhouette*), Betty Cohen (*Des livres*), Bruce Knowlden (*Des revues*), Nada Kerpan (*Sur le vif*), Marie-Françoise Lalande (*Des campus*), Solange Lapierre (*Curiosités*), Diane Normand (*Des techniques*)

Dossier
Marc Drapeau, Diane Normand

Ont collaboré à ce numéro
Josée Amesse, Andrée Andrieu, Phyllis Aronoff, David Beausoleil, Claude Bédard, Gilles Bélanger, Donald Bruce, Josée Champagne, Martine Chapdelaine, Pierre Cloutier, Jean-Pierre Dany, Frédéric Dean, Serge Gagné, Richard Grenier, Florence Herbulot, Colette Jean-Marie, François Lanctôt, Danielle Langelier, Sylvie Leblanc, Marie-Claude L'Homme, Geneviève Mareschal, Benoît Ouellette, Jocelyn Paquet, Bao Pham, Louise Riel, Caroline Rotz, Ghislain Tougas

Direction artistique
Lise Gascon

Illustrations
Lise Gascon

Photographies
Pierre Cloutier, HEC, U. de M., Zodiac

Éditique
Mardigrafe

Impression
Litho Acme

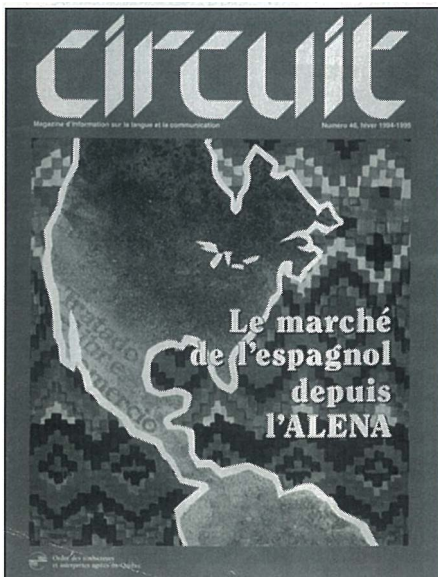
Publicité
Camil Lagacé (Sine Nomine Marketing)
tél. : (514) 523-5624; téléc. : (514) 523-4794

Avis aux auteurs: Veuillez envoyer votre manuscrit accompagné d'une disquette en version DOS ou Macintosh, en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel, le nom du système et la capacité de la disquette.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

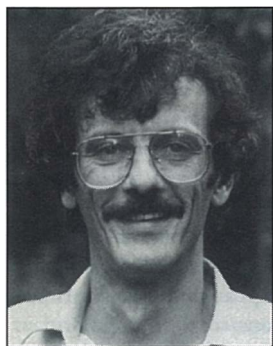
©OTIAQ
Dépôt légal - 3^e trimestre '95
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTIAQ : abonnement gratuit
Non-membres: 25 \$ par année (35 \$ à l'extérieur du Canada), TPS incluse. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Circuit* OTIAQ. (voir adresse ci-dessus).



Car le monde et les temps changent...

PLUS PERSONNE n'y échappe : votre bureau, comme le mien, est électronique, et à l'ordinateur qui y trônait depuis quelques années déjà sont venus s'ajouter quelques accessoires tantôt apparents, tantôt discrets, mais surtout des fonctions et des liaisons. Et, pour se maintenir au niveau de la concurrence, non seulement faut-il se brancher, mais il faut aussi bien souvent modifier ses habitudes, changer sa façon de vivre. Ainsi, les habitués des arrêts d'autobus perdent-ils des compa-



gnons et des compagnes quatre jours sur cinq : ce sont les télétravailleurs, dont la présence à leur ancien bureau se résume à une «visite de contrôle» hebdomadaire. Par contre, nous faisons désormais des rencontres par babillard interposé avec des gens vivant à des milliers de kilomètres de nous.

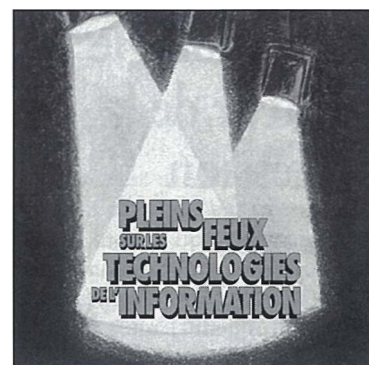
Circuit a voulu en savoir en peu plus sur les nouveautés technologiques qui affectent l'existence professionnelle des traducteurs, terminologues et interprètes, ainsi que sur la façon dont on en perçoit les avantages ou subit à l'occasion les inconvénients. Avec l'aide de Marc Drapeau, Diane Normand a interrogé professionnels des langues et spécialistes de diverses disciplines pour faire le tour de la question.

Après une très courte période de mise en train, Betsy Cohen nous présente sa première chronique vraiment personnelle de Des livres. Elle a choisi pour cela de nous présenter un point de vue d'outre-Atlantique sur un ouvrage bien d'ici : à ne pas manquer. Marie-Françoise Lalande a pris, quant à elle, son rythme de croisière et nous propose, entre autres, dans Des campus, des exemples de traductions littéraires fort réussies réalisées par des étudiantes. Nada Kerpan, assistée de Richard Grenier et non de Serge Gagné comme je l'écrivais dans le numéro précédent (mes excuses à tous les deux), poursuit son survol de l'actualité, qui l'a notamment amenée à la Chambre des communes cette fois.

Vos autres chroniqueurs et chroniqueuses sont au rendez-vous et, entre Jules Vallès et Claude Bédard, entre Des mots, Des revues et Des techniques, vous ne saurez, j'en suis persuadé, où donner de la tête. Sur la plage, à la montagne ou sous la pluie, je vous souhaite de bonnes heures de lecture. Ne partez pas sans nous. •

Pour le comité,
Michel Buttiens

Dossier 4
Qu'on le veuille ou non, la technologie fait maintenant partie du quotidien des langagiers. Certains s'en réjouissent, d'autres s'en accommodent sans plus. *Circuit* s'est intéressé au phénomène et a recueilli plusieurs points de vue sur le sujet.



Sur le vif

16

Disparition des comptes-rendus écrits à la Chambre des communes; les enjeux de l'autoroute de l'information; Journées canadiennes au Venezuela; les femmes dans les ordres professionnels; le Congrès mondial de la FIT à Melbourne; *Notes et contrenotes* et les *Échappées*.

Des campus

20

La réforme des études supérieures de traduction à l'Université de Montréal; la vie après de longues études; la relève et l'OTIAQ; et les gagnants du concours de traduction littéraire de l'Université de Montréal.

Des mots

23

Peut-on utiliser indifféremment les mots « technique » et « technologie »?



Des revues

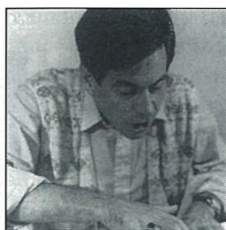
24

Le rôle des interprètes dans les efforts des Nations unies pour ramener la paix à Sarajevo; la linguistique et le droit.

Pages d'histoire

25

Les romans de Jules Vallès sont l'écho de la Commune. Cent ans après leur parution, ils demeurent toujours très peu diffusés en traduction.



Silhouette

27

La technologie ne semble pas avoir de secrets pour lui. Ni la langue, d'ailleurs. Claude Bédard manie l'une et l'autre avec l'aplomb et l'agileté du virtuose.

Des techniques

28

Jusqu'à où aller dans l'automatisation? Certaines tâches connexes à la traduction peuvent être automatisées au bénéfice des langagiers, mais qu'en est-il de la traduction elle-même?



Des livres

30

Point de vue d'outre-Atlantique sur *La traduction raisonnée*, un survol des produits CD-ROM utiles aux langagiers; une grande aventure, celle des langues en Occident.

Une,odyssée passionnante: la technologie au cœur de la profession

Qu'il aurait cru qu'un jour les technologies de l'information seraient au langagier ce que le scalpel est au chirurgien? Tantôt elles nous font damner. Tantôt elles nous fascinent. Elles sont partout. Aux endroits que vous soupçonneriez le moins. Ainsi s'offre au langagier un choix binaire : apprendre à les maîtriser pour mieux les exploiter ou tout juste apprendre à vivre avec. Car, au mieux, on ne peut vivre sans. Ça s'appelle aussi un mal nécessaire.

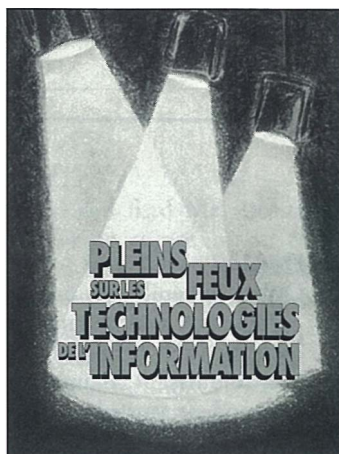
Les termes clés de la technologie en milieu langagier sont : perte de temps, patience, débrouillardise, frustration, persévérance, gain de productivité, formation continue, changement, adaptation et... budget!

Nous avons voulu dans ce dossier brosser un tableau général de la place qu'occupe la technologie dans notre vie professionnelle. Quelle est son influence aujourd'hui? Que sera-t-elle demain? Quelles incidences la gestion du changement a-t-elle sur l'individu et sur la société? Quels sont les avantages et les inconvénients de la télétraduction? Quels sont les atouts des outils d'information actuels tels que le CD-ROM, l'inforoute, l'Internet, le babillard électronique? Quelle est la place du français dans l'univers électronique de l'information? C'est à toutes ces questions que nous avons tenté de répondre.

Nous ne prétendons certes pas à l'exhaustivité. Nous serions heureux d'avoir pu vous présenter une vue globale de la situation... mais elle a probablement déjà changé depuis la remise des manuscrits. Surveillez donc les prochains articles de la chronique Des techniques pour en savoir encore plus.

Mille mercis à nos collaborateurs! Bonne lecture! •

**Diane Normand
et Marc Drapeau**



Rebelles contre l'entreprise : match nul

Dans la galère du changement, il y a deux styles de rameurs : ceux qui suivent et ceux qui rament à contre-courant. Estelle M. Morin, psychologue et professeure agrégée à l'École des Hautes Études Commerciales, nous a rassurés sur notre faculté d'adaptation. Ily a une fin et des moyens.

propos recueillis par Diane Normand

Circuit: Quels moyens devrait-on prendre pour survivre au changement?

Estelle Morin: Ce qu'on enseigne, plus précisément sur le plan de la mobilisation du personnel, ce sont les différentes approches et techniques utilisées par les gestionnaires pour mobiliser les employés. Il existe quatre leviers fondamentaux de mobilisation: l'information, l'intéressement, l'appropriation et l'identification. L'information, levier très important, concerne entre autres tout ce qui a trait à la communication remontante et à la communication descendante au sein de l'entreprise. On pose d'emblée le postulat qu'un employé sera mobilisé dans la mesure où il sait et comprend ce qu'il a à faire et comment il doit le faire. Comme outils d'information, on compte le journal d'entreprise, le rapport annuel, les réunions, qui sont autant de moyens de diffusion de l'information entre les niveaux hiérarchiques. Enfin, tout ce qui permet aux gens de se rassembler et d'échanger leurs points de vue sur leur travail et leurs méthodes de travail. L'intéressement, c'est tout ce qui a trait, d'une part, à la rétribution du travail de l'employé et, d'autre part, à la valorisation de ce travail par le patron ou le supérieur

hiérarchique. L'identification, c'est la faculté de se reconnaître à la fois dans son travail et dans les valeurs de l'entreprise. Enfin, l'appropriation, aussi importante que l'information, concerne la maîtrise du travail, l'autorité qu'a l'employé sur l'exercice de ses fonctions.

C. : On doit se sentir maître de ses actes? Être apte à faire un travail et avoir la maîtrise pour l'exécuter?

E. M. : Tout à fait. Reste qu'au départ le levier le plus important, c'est l'information. Pour s'approprier, s'identifier et s'intéresser, il faut être informé. D'une certaine façon, il est plus important de faire valoir aux gens les objectifs d'un travail plutôt que la méthodologie à suivre. D'un côté, il faut faire confiance aux capacités du personnel. De l'autre, il faut soutenir les employés qui ont de la difficulté à accomplir leurs tâches.

C. : Tout en sachant déléguer et ne pas vouloir tout faire à leur place?

E. M. : Oui, justement! Ne pas dicter, mais soutenir.

C. : Vous parlez d'une situation idéale, non?

E. M. : C'est ce qu'on enseigne, du moins. C'est très difficile de fonctionner dans une compagnie si on ne connaît pas sa mission réelle. Voilà pourquoi il est très utile de consulter le rapport annuel de



Diane Normand

l'entreprise. C'est un document essentiel. Les gestionnaires sont mandatés POUR faire fructifier l'avoir des actionnaires. Si les gestionnaires ne savent pas où ils vont, les actionnaires pourraient retirer leurs avons.

C. : La gestion du changement a-t-elle toujours existé ou est-elle apparue comme nouvelle discipline parce que les choses changent plus rapidement?

E. M. : C'est une illusion de croire que les choses changent rapidement. Je fais de la consultation dans les entreprises depuis une douzaine d'années, et disons que plus ça change, plus c'est pareil! En fait, si la technologie change rapidement, les mentalités, elles, n'évoluent que très lentement. Mais il y a forcément toujours eu des adaptations.

C. : On a l'impression de vivre, de travailler en mode accéléré. Est-ce à cause des nouvelles technologies?

E. M. : Disons que les défis sont différents. Charles Handy, dans son livre *The Art of Paradoxes*, décrit bien le paradoxe du temps. On a l'impression que, parce qu'il y a de nouvelles technologies, tout va plus vite. Reportons-nous au début des années soixante, au moment où on a mis en marché les technologies informatiques. On souhaitait qu'elles nous permettraient un jour d'avoir plus de temps pour les loisirs, pour se reposer, bref, faire autre chose que travailler. C'était une vision utopique...

La société des loisirs: une illusion perdue

C. : On croyait vraiment pouvoir créer une société hédoniste?

E. M. : Oui, mais nous avons vite perdu nos belles illusions. Les nouvelles technologies nous ont amenés à penser selon la logique financière du «faire plus avec moins». Les ressources qui coûtaient le plus cher dans l'esprit des gestionnaires des années soixante, c'était la matière première et la main-d'œuvre. Donc, chaque fois qu'on voulait réduire les coûts, ces deux cibles étaient touchées. On a licencié énormément de personnes. Il s'en est suivi - ce que Charles Handy illustre bien dans son livre - qu'aujourd'hui les entreprises s'enrichissent aux dépens des gens et de la société. Il y a de plus en plus de gens sans emploi et de plus en plus pauvres. Le nombre de personnes dans l'économie informelle des pays augmente - car il faut bien vivre! Si on ne peut pas vivre officiellement, on va vivre informellement de trafic, comme en Amérique latine, par exemple. Le marché noir du travail est très présent, même au Canada. Plus que ne pourraient le soupçonner les gens qui travaillent...

C. : Il n'y a pas de logique dans tout ça.

E. M. : Non, c'est uniquement une façon de concevoir l'efficacité des personnes. Il suffirait qu'on décide un jour de considérer l'entreprise comme organisation qui crée des emplois et valorise ses employés plutôt que seulement comme machine à faire de l'argent. L'efficacité des gens serait alors envisagée sous un jour nouveau. Le fait est qu'on évalue la performance d'une compagnie en fonction de sa capacité à faire fructifier l'avoir des actionnaires. Ce qui fait qu'on gratifie les gestionnaires qui font fructifier l'avoir des actionnaires plutôt que ceux qui améliorent la qualité du ser-



Estelle M. Morin

«En fait, si la technologie change rapidement, les mentalités, elles, n'évoluent que très lentement.»

Photo : Atelier de graphisme HEC

vice ou du bien offert. On récompense A quand on recherche B. Encore une fois, tout est dans la conception de l'objectif fondamental de l'entreprise. Elle est là pour produire un bien ou un service qui est nécessaire au développement de la société.

C. : Georges Duhamel, écrivain français, disait qu'«il n'est qu'une façon de se reposer, et c'est de changer de travail». Avant d'en arriver là, quelles attitudes devrait-on adopter face au changement?

E. M. : Lorsqu'on examine la situation d'un point de vue macroscopique, ce n'est pas très réjouissant. Il faut se demander pourquoi on travaille. Je crois que, si nous sommes honnêtes envers nous-mêmes, on peut faire ce qu'on aime et aimer ce qu'on fait, tout en cessant de tant se dévouer pour le symbole qu'est l'entreprise. S'engager pour une compa-

gnie, ce n'est pas sain. Je ne dis pas qu'il ne faut pas manifester son engagement au travail. Il faut s'investir dans une activité, pour une cause et non pour faire fructifier l'avoir des actionnaires. Bien sûr que, d'une certaine façon, il est logique que ceux qui investissent leur argent soient récompensés pour les risques qu'ils prennent. Mais à quel prix doivent-ils l'être? Au prix du bien-être de la société?

C. : Le marché du travail canadien se compare avantageusement à celui d'autres pays, tout de même? On n'a qu'à penser aux veuves du karoshi au Japon. Jeune cadre dynamique meurt au travail...

E. M. : Il faut faire attention lorsqu'on compare des cultures; il faut voir ce qui est valorisé par chacune d'elles. Le peuple japonais, comme certains autres, mise sur la réussite de la collectivité. L'individu importe peu. Ici, c'est autre chose. Il faut de toute évidence travailler, mais lorsqu'une personne s'engage dans un travail, elle doit se demander pourquoi? Envers qui? Son patron? Elle-même? Sa famille? Pour une cause? Ce sont certainement des années très difficiles pour la santé des gens. En cette ère de l'excellence, on croit à tous les gourous de la gestion. Qualité totale, réingénierie... Dans cinq ans, ce sera autre chose, bien que les postulats ne changent pas. Nouveau gourou: nouveau vocabulaire.

Valoriser la créativité

C. : Trouvez-vous que les entreprises prennent beaucoup trop de temps et d'argent à étudier ces techniques de gestion?

E. M. : Le problème, c'est que les gens ne prennent pas les fondements au sérieux. Pourtant les bases de toutes ces théories sont loin d'être mauvaises. Si on valorisait la créativité des personnes, qu'on avait confiance en leurs capacités, il ne fait pas de doute que l'entreprise fonctionnerait mieux.

Quand on pense aux relations humaines du début des années soixante-dix, au développement organisationnel des années quatre-vingts, au cercle de qualité de 1985, à la qualité totale de 1990 et à l'actuelle réingénierie des processus, tous ces grands mouvements ont essentiellement les mêmes principes de base. Lorsqu'on dirige des gens, il faut les respecter avec leurs différences individuelles, faire confiance à leur créativité et à leur intelligence.

«Il faut s'investir dans une activité, pour une cause et non pour faire fructifier l'avoir des actionnaires et d'une entreprise.»

C. : Les responsabiliser, quoi.

E. M. : Je dirais plutôt les laisser être responsables. On est intrinsèquement responsable. Mais une fois qu'on a confié son autonomie à quelqu'un, elle est très difficile à reconquérir. Quand on en est à responsabiliser les personnes, c'est qu'on leur avait retiré leur autonomie.

C. : Certaines personnes semblent s'adapter difficilement aux nouvelles technologies. Manqueront-elles le coche?

E. M. : C'est assez curieux. Ce n'est ni une question d'âge, ni de sexe. C'est franchement une histoire de personnalité. Certains s'accommodent mal des machines. Ils sont moins sûrs d'eux, ont peur de se tromper, de laisser la machine faire le travail. Si une entreprise s'automatise, ils n'ont pas le choix, bien entendu. Les instruments arrivent, il faut s'adapter. Un tri automatique s'opère entre ceux qui se rebellent et ceux qui font le virage...

C. : Que doit-on faire pour intégrer les « rebelles »?

E. M. : À bien y penser, je n'aime pas tellement l'expression « rebelle ». Disons plutôt « résistant ». Je crois qu'il faut les valoriser davantage. Ils ont un message à livrer. Peut-être que la façon d'effectuer le changement n'est pas parfaite? Ces gens-là ont perçu des inadéquations dans le processus, et les écouter donne l'occasion d'améliorer certains aspects. De toute manière, ils ne doivent pas être exclus. Je vous dirais ensuite d'éviter la coercition. Personne n'aime être obligé à faire quelque chose. C'est normal qu'il y ait de la résistance au changement. L'antidote de la résistance, c'est de donner à l'individu le temps d'apprendre et de faire face à son anxiété. Ce qui suppose: désapprendre l'ancienne façon de travailler, accepter de ralentir sa production, se rendre compte que ce qu'on savait faire n'est pas mieux ou est pire que ce qu'on doit apprendre maintenant. De plus, pour vouloir un changement, il faut être mécontent de sa situation actuelle. Ou être obligatoirement amené à ne pas se sentir content. On finira par être en retard sur les autres. Il faut que le contexte devienne assez désagréable pour que la transition se fasse de soi. Il faut se rendre compte par nous-mêmes que l'ancienne façon de faire ne donne pas d'aussi bons résultats que la nouvelle. Que notre système parallèle complique notre vie et que notre efficacité en souffre. Tant que le gestionnaire ou que le groupe de travail pallie ces inefficacités, il n'y a pas d'inconfort, et l'employé conserve son propre système. Bref, le temps d'apprendre, c'est comprendre le nouveau modèle, comprendre que l'ancien modèle n'est pas assez efficace, en faire son deuil, apprendre le fonctionnement du nouveau.

On constate que le principal frein au changement, c'est l'insécurité. Les gens résistent non seulement parce qu'ils ne sont pas certains d'être capables d'accomplir leur travail, mais en plus parce qu'ils ont peur de se tromper. En même temps qu'on instaure un changement, il faut pouvoir sécuriser le personnel. Le gestionnaire devrait accepter, pendant un certain temps du moins, de donner la main aux employés. Le temps qu'ils se sentent à l'aise avec la nouvelle technologie.

C. : S'habituer à un nouveau système, à un nouveau modèle de gestion, à un contexte d'entreprise, tout ça fait partie de la gestion du changement?

E. M. : Oui. Vous savez, on a le temps. D'une part, il ne faut pas croire qu'une entreprise peut se permettre financièrement de modifier ses systèmes et ses concepts de gestion chaque année. D'autre part, l'histoire a un poids très lourd. Une personne ne change pas rapidement. Une société ne peut pas changer plus vite. Il y a de l'inertie. La limite de nos limites à nous. Rappelez-vous que les sociétés n'évoluent que par crises. L'inconfort nécessaire pour qu'un individu change n'est rien comparativement à l'inconfort que doit subir une société pour changer. ... •



« **A** CE SOIR! » Je referme la porte derrière mon fils, qui s'apprête à monter dans l'autobus scolaire. Un petit tour par la salle de lavage pour mettre une brassée dans la laveuse et par la cuisine pour me verser une deuxième tasse de café, puis je monte à mon bureau, où le téléphone sonne à l'instant: « Louise, je dois sortir un communiqué de presse dans quelques minutes, et il y a quelque chose qui m'agace. Veux-tu y jeter un coup d'œil? » Il est 8 h 30, et c'est parti!

Le télécopieur m'annonce l'arrivée du texte. Évidemment, il est plus long et plus corsé que prévu! Le téléphone sonne de nouveau: « Louise, je t'envoie cinq fichiers par modem. » Ne paniquons pas, la journée ne fait que commencer. Dans Windows, je

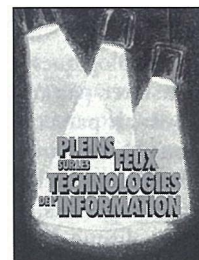
Josée Champagne et Louise Riel, trad. a., sont traductrices au Service de traduction de la Banque de Montréal.

La culture d'entreprise Si les percées technologiques font en sorte que le lieu de travail « physique » a de moins en moins d'importance, encore faut-il que les entreprises reconnaissent et acceptent qu'un employé puisse remplir parfaitement ses fonctions ailleurs que dans leurs locaux. À la Banque de Montréal, la notion de choix du lieu de travail a beaucoup progressé ces dernières années parce qu'on a pris conscience que, pour bon nombre d'employés, il s'agissait d'un moyen efficace de concilier les obligations professionnelles et personnelles.

Organisation du travail Votre employeur est favorable à l'idée, mais a-t-il les ressources nécessaires pour soutenir votre régime de travail? Comment les textes à traduire vous parviendront-ils? Comment les traductions seront-elles acheminées aux demandeurs? Aurez-vous accès aux ressources documentaires et terminologiques? Traduire seul à la maison ne veut pas dire travailler en solo. Dans le cas de notre service de traduction, les télétravailleurs peuvent compter sur une équipe de soutien sur place indispensable à leur efficacité: terminologue, documentaliste, agent d'ordonnancement et opératrices de traitement de texte.



Boulot, dodo... mais pas de métro!



Être traducteur salarié tout en travaillant à domicile, c'est possible, mais à certaines conditions. On ne s'improvise pas télétravailleur du jour au lendemain. La mise en place d'un tel régime de travail exige réflexion et préparation, sans compter le soutien de l'employeur!

par Josée Champagne et Louise Riel

clique sur l'icône du modem, et les fichiers commencent à arriver. Je reclique et passe à WordPerfect. Le communiqué de presse me donne du fil à retordre, j'en oublie mon café qui refroidit. Clic, clic, j'interroge TERMIUM sur CD-ROM et j'apprends que le *swing stage system* que la Banque installera pour le lavage des vitres du siège social s'appelle en français «échafaudage volant». Tiens, c'est joli ça! Et me voilà plus savante qu'avant! Je m'empresse de retourner le texte annoté par télécopieur, tout en sachant que je ne le reconnaîtrai plus dans *La Presse* le lendemain.

Si mon rythme de travail n'a pas ralenti d'une mesure depuis que je suis télétravailleuse, j'ai beaucoup moins de difficulté à suivre la cadence. En optant pour la formule du télétravail parmi les régimes souples qu'offre la Banque de Montréal, j'ai simplifié ma vie, récupéré le temps précieux passé à faire quotidiennement la navette entre la maison et le bureau et éliminé le stress lié à l'obligation d'arriver avant 17h 45 au service de garde scolaire. Bien que j'aie toujours autant à faire, grâce au télétravail, j'ai maintenant un peu plus de temps pour le faire.

Bon, encore le téléphone. Cette fois, c'est Josée, ma collègue, qui elle aussi a décidé de troquer son chic tailleur contre une

tenue plus décontractée. Un jour, le téléphone à écran nous jouera de vilains tours!

Le jeudi, c'est le retour au bercail: l'équipe de la traduction se retrouve au complet au bureau. Nous renouons avec nos camarades et faisons le plein de potins et de nouvelles. C'est aussi la journée des réunions et, à l'occasion, de la formation. Nous en profitons pour ramasser le courrier accumulé dans notre casier depuis la semaine précédente et prendre connaissance des messages qui nous sont envoyés par courrier électronique. Tiens, la terminologie part en vacances. Chanceuse! Et la réunion de cet après-midi est annulée. Tant mieux, parce que Josée a une liste longue comme le bras de questions à poser à son client de Toronto et moi, je dois consulter de nombreuses références au Centre de documentation. Heureusement que nous pourrions bientôt accéder à cette documentation par le biais du réseau, qui, nous l'espérons, englobera un jour le bureau de Josée sur la Rive-Sud et le mien dans l'Ouest-de-l'Île.

D'ici là, le téléphone, le télécopieur et le modem demeureront pour les télétravailleuses que nous sommes des outils privilégiés. La terminologie nous procure la mise à jour de tous nos fichiers

Travailler chez soi: liberté ou isolement?

La première question que l'on doit se poser lorsqu'on envisage de travailler à la maison, c'est «suis-je faite pour cela?» Certains y verront une occasion de se consacrer pleinement à leur travail, avec un minimum d'interruptions. D'autres, par contre, pourront se sentir «coupés» du monde extérieur. Il faut donc se demander quel environnement est le plus stimulant pour soi. Cela dit, même si on travaille chez soi, on peut tout de même continuer à participer à la vie du service. À la Banque de Montréal, les télétraducteurs travaillent sur place une journée par semaine, ce qui leur permet de maintenir des liens avec les collègues et de prendre part aux réunions et aux activités du service.

Le télétravail s'adresse aussi à des personnes disciplinées, qui peuvent se motiver d'elles-mêmes. Au bureau ou à la maison, les impératifs restent les mêmes: il faut respecter les normes de qualité et les échéances! Il importe aussi de bien délimiter quand commence et finit la journée de travail; comme on a son bureau chez soi, la vie professionnelle risque plus facilement d'empiéter sur la vie personnelle.

Le poste de travail

Le travail à domicile requiert bien entendu certains aménagements:

- bureau: de préférence une pièce qui n'a pas d'autre vocation; ou parviendra ainsi à mieux départager ses activités personnelles et professionnelles;
- mobilier: table de travail et chaise ergonomiques, classeurs, bibliothèques, etc.;
- matériel informatique et logiciels: ordinateur, imprimante, télécopieur, modem, lecteur CD-ROM, traitement de texte, bases terminologiques et lexiques informatisés. Ici, il faudra vérifier avec l'employeur s'il y a des normes à respecter (version de logiciels, vitesse d'envoi par modem, etc.).

Les coûts

Deuxième question: «Qui paie quoi?» L'installation, le matériel informatique, les fournitures, les frais d'interurbain, etc. seront-ils à la charge de l'employeur ou de l'employé, ou encore, seront-ils partagés? Ces points devront être éclaircis d'emblée si l'on veut éviter tout mécontentement, de part et d'autre.

terminologiques sur disquette, ce qui ne nous empêche pas de la consulter par téléphone ou par télécopieur. La documentaliste nous fait parvenir par télécopieur les documents de référence que nous lui demandons. Pour accélérer le travail et réduire les transmissions par télécopieur et modem, nous avons créé, pour les travaux répétitifs, des fichiers modèles, que nous conservons sur notre disque dur au bureau et à la maison.

Bip, bip, fait de nouveau mon télécopieur. Surprise! C'est Snoopy qui arrive porteur des vœux de prompt rétablissement de mes collègues de bureau à notre directrice de l'ordonnancement, qui se remet d'une intervention chirurgicale. J'ajoute mon grain de sel et achemine dessin et souhaits à Josée pour qu'elle fasse de même, avant de retourner le tout à nos collègues, qui s'amuseront à découper nos bulles de souhaits et à les coller sur la carte. Qui a dit que le télétravail isolait les gens? •

Télétravail et pige Pourquoi le télétravail plutôt que la pige? Le télétravailleur demeure un employé à part entière de l'entreprise. Outre son lieu de travail, ses conditions d'emploi (horaire, congés, rémunération, avantages sociaux) sont à tous points de vue identiques à celles d'un traducteur travaillant dans les locaux de l'employeur. Stabilité des revenus et de l'horaire, fierté de travailler pour une entreprise prestigieuse, participation à la vie de l'entreprise, sentiment d'appartenance à une équipe, vision globale du processus dans lequel s'inscrit son travail, absence de démarchage. N'est-ce pas une façon intéressante d'élargir le champ des options des traducteurs? D'autant plus, si le télétravailleur peut mettre fin à son régime souple après une période d'essai ou une durée déterminée. Quand on choisit la pige - ou que la pige nous choisit - il n'est pas toujours facile d'en faire autant!

Productivité Sans être une mesure d'accroissement de la productivité, le télétravail peut certainement contribuer à l'efficacité d'un employé. En effet, lorsqu'une personne travaille dans un contexte qui lui convient mieux ou qui lui permet de mieux concilier ses obligations professionnelles et personnelles, il y a toutes les chances qu'elle soit plus productive. En revanche, comme le télétravailleur respecte l'horaire normal de travail de l'employeur, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il double sa production!



Tenez-vous bien!

Au premier coup d'œil, pas de danger. Pas de substance toxique, pas de bruit strident, pas de poids à soulever. Mais, pourtant, l'ordinateur n'est pas du tout inoffensif.

par Ghislaine Tougas

DES SYMPTÔMES vagues, comme une raideur musculaire, de l'inconfort, souvent accompagnée de fatigue. Très vite, vous voilà incapable de travailler. Des mots sérieux, qui traduisent le sérieux de vos maux: tendinite, épicondylite, syndrome du canal carpien, bursite, et j'en passe. Aie! mon cou, mon dos, mes mains, mes poignets, mes coudes, mes épaules... Attention!

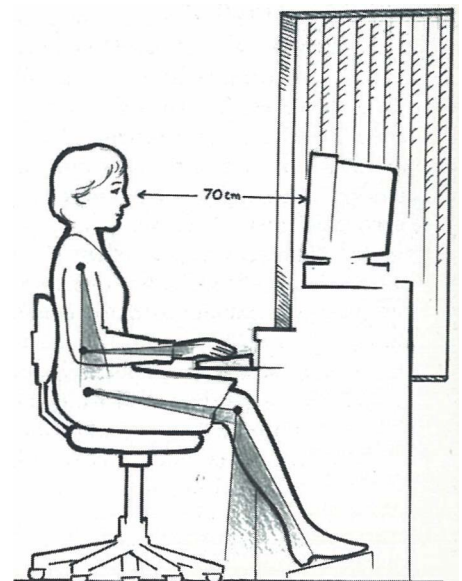
Le travail à l'ordinateur exerce deux types de sollicitations sur le corps: la sollicitation dynamique - avec mouvement - des doigts et des poignets et la sollicitation statique - sans mouvement - du complexe cou-épaules-bras-avant-bras. De plus, la position assise prolongée entraîne la surcharge des disques intervertébraux de la colonne. Quoi faire? Repos: c'est-à-dire limiter la durée, alterner avec d'autres activités et prévoir des pauses. Les exercices d'étirement et de détente aident aussi à éliminer la fatigue accumulée. (Souvenez-vous - c'était il y a 20 ans - de ces photos de salles d'usines au Japon, où les travailleurs, tous ensemble, évidemment, s'étiraient sur leur chaise!) Au risque de vous surprendre, quatre heures par jour à l'ordinateur sont un maximum et, en cas de travail soutenu, il faut se ménager des pauses de dix à quinze minutes toutes les heures.

Êtes-vous ergonomique?

Votre chic mobilier de bureau est-il «ergonomique»? Oui, s'il permet d'adopter une posture correcte, disons «biomécanique».

Ghislaine Tougas est ergonomiste à l'Unité de santé du travail et santé environnementale, Direction de la santé publique de Montréal-Centre.

ment correcte», tout en permettant une certaine mobilité. Difficile à expliquer concrètement. Voyez plutôt l'illustration, et rappelez-vous qu'un aménagement inadéquat du poste de travail et du mobilier provoque de mauvaises postures qui peuvent accentuer la charge statique ou dynamique des tissus et même limiter les mouvements.



Voilà la posture qui, sur le plan biomécanique, induit le moins de charge statique au corps: la tête, le dos et les poignets sont droits. Retenez le chiffre 90. C'est l'angle idéal à former au niveau du genou, de la hanche et du coude.

Bien calé dans ma chaise

Le mobilier, essentiellement, c'est la chaise et la table dont la surface de travail est mince et, encore mieux, réglable. Comme elle sert en général à lire et à écrire, il est préférable d'installer une tablette pour le clavier. L'ajuster à une hauteur différente de celle de la table de travail. Règle d'or de l'aménagement de l'aire de travail : garder les objets, surtout les plus lourds, près de soi pour éviter les gestes inutiles et dangereux.

Comment ajuster la chaise? Ses mécanismes d'ajustement sont d'accès facile, notamment pour la hauteur et l'inclinaison de l'assise et du dossier. Pour soutenir tout le dos, surtout la région lombaire, le dossier doit être long. La largeur et la profondeur de l'assise doivent aussi être suffisantes, sans excès. Comme il existe plusieurs modèles de chaises ergonomiques sur le marché, il vous faudra une période d'essai pour découvrir celle qui convient le mieux.

La nouvelle chaise avec appuie-genoux, malgré sa conception intéressante, n'est pas recommandée en raison de l'absence de dossier, ce qui augmente l'effort statique du dos. De plus, l'inclinaison fixe de l'assise limite les variations posturales. Enfin, chez certains, la pression au niveau des genoux peut rapidement devenir inconfortable.

Maintenant, comment ajuster la chaise et la table? Si la surface de travail est réglable, ajuster d'abord la hauteur de l'assise de la chaise pour que le dessous des cuisses ne soit pas comprimé. Placer ensuite le dossier de manière à soutenir la région lombaire puis, enfin, régler la hauteur de la surface de travail pour que les bras soient le long du corps et les avant-bras parallèles au sol. Même chose avec le clavier ou la souris. Si la surface de travail n'est pas réglable, on doit alors ajuster la hauteur de l'assise de façon à assurer une posture confortable aux bras et aux avant-bras. Le repose-pied devient alors essentiel si vous êtes de petite taille tandis que, pour les très grands, il faudra peut-être surélever la table.

Les appuie-bras servent surtout à s'asseoir ou à se lever. Certains voudront aussi un appuie-poignet pour soutenir les avant-

bras. Le repose-pied est apprécié, que la surface de travail soit réglable ou non : il permet plus de variations posturales ou, encore, il soutient les pieds des plus petits. Le porte-copie, essentiel, se trouve le plus près possible de l'écran, à la hauteur de l'œil. L'écran, face à l'utilisateur, se trouve à environ 70 cm, de façon à pouvoir lire facilement les caractères affichés.

Le clavier en mouvement

Intrigant, le clavier : il représente une source de stress postural importante, même s'il répond aux critères de conception recommandés. Conçu en 1870, le clavier Azerty devait réduire la rapidité de frappe, pour éviter le croisement des marteaux des machines à écrire mécaniques. Avec les claviers électroniques et les prototypes adaptés à la morphologie humaine, il n'a plus sa raison d'être. Mais il est trop tôt pour se prononcer sur les effets de ces nouveautés.

Éviter les troubles visuels

Ne jamais s'installer face à une fenêtre si l'on passe sa journée à taper sur un clavier. La lumière du jour a des effets bénéfiques, certes, mais elle est difficile à ajuster. Pour limiter les reflets, placer l'écran de côté et installer des stores.

L'éclairage de la pièce est directement relié aux caractéristiques de l'écran. Si les caractères sont clairs sur fond sombre, éclairage tamisé; s'ils sont foncés sur écran clair - tout à fait préférable -, l'éclairage conventionnel devrait suffire. On peut aussi ajuster la luminosité et le contraste de l'écran pour améliorer la netteté des caractères et réduire les reflets.

Voilà, très succinctement, de quoi vous aider à bien vous tenir, à réduire la fatigue visuelle et posturale. D'ailleurs, vous le constaterez, votre productivité en bénéficiera! •

Si vous voulez en savoir plus, consultez la brochure de l'Association paritaire pour la santé et la sécurité du travail, secteur administration provinciale : *Le travail à l'écran — un guide pour adapter votre poste, 1993*.

Des autoroutes, d'accord, mais pour aller où?

L'autoroute électronique permet d'explorer un univers de ressources, de jeux, d'informations de toutes sortes, mais est-elle véritablement accessible à tous?

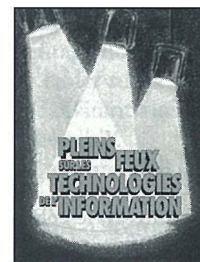
par François Lanctôt

LES JEUX sont faits! Personne ne peut désormais rester insensible au phénomène de l'autoroute électronique. Qui oserait aujourd'hui, au risque de commettre un crime de lèse-modernité, condamner ce nouvel instrument de communication?

Pourtant, dans tout le vacarme qui accompagne la promotion des grands réseaux informatiques, il serait judicieux de poser une question fort simple: «À quoi ça sert?» Pourquoi cet engouement, cette passion qu'on observe partout depuis les 15 derniers mois? Je

ne crois pas que le grand public ait une telle soif de communiquer. C'est plutôt l'aspect *fashionable* de cette technologie qui fascine et émerveille. Le Minitel est installé en France depuis le début des années 80, et personne n'en a fait un tel plat! Or, à bien des égards, il offre des services tout à fait comparables aux «miracles» des autoroutes de l'information, mais ne porte pas l'auréole de modernité dont on a paré les grands réseaux internationaux.

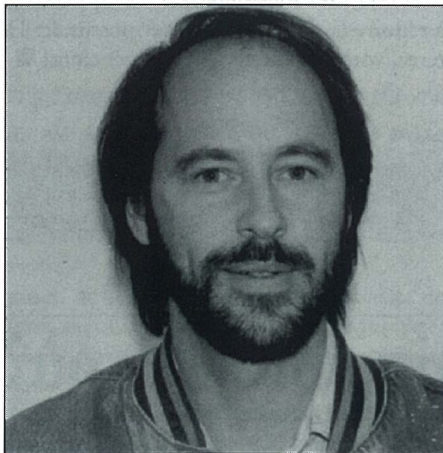
Démystifions le vocabulaire! Qu'est-ce que le *eyberspace*? Rien de plus que l'envers du décor. Quand vous déposez un chèque au guichet automatique bancaire, par exemple, vous enregistrez votre transaction à un terminal qui expédie vos données dans un monde fait de câbles, d'ordinateurs et de liaisons téléphoniques... un «ailleurs» informatique. C'est ça, le *eyberspace*.



Jetons maintenant un coup d'œil sur le réseau routier de cet univers dématérialisé en tentant de dégager les caractéristiques de chaque «tronçon»).

Les babillards électroniques (BBS)

On ne soupçonne pas toujours l'importance de ces BBS, mais elle est indéniable. Dans la seule région de Montréal (indicatif 514), on compte environ 500 «sites» répertoriés, qui font la joie des amateurs de jeux électroniques et de partage. Pour y accéder, il suffit de disposer d'un modem et de connaître le numéro de téléphone à composer. Les babillards sont gérés par les *sysop*, les «opérateurs système», responsables de l'ordinateur qui héberge le système hôte et les lignes téléphoniques (avec leur modem). Le *sysop* travaille souvent de façon bénévole, mais il jouit en retour d'un prestige de rock star. Il doit veiller au bon fonctionnement de l'environnement matériel et logiciel, mais aussi vérifier le respect des bonnes mœurs dans les échanges électroniques. Par exemple, un abonné qui chargerait sur le babillard un logiciel sous copyright pour le proposer gratuitement à ses correspondants se verrait vertement réprimandé. L'ordinateur du *sysop* constitue le «serveur», c'est-à-dire la machine qui reçoit toutes les communications et les fichiers téléimportés ou téléexportés. Un PC ordinaire fait très bien l'affaire, pourvu qu'il soit doté d'un disque dur de grande capacité. Quand un babillard devient très fréquenté, le nombre de lignes téléphoniques pose un problème crucial, car, en théorie, chaque abonné doit pouvoir accéder à volonté au serveur. Il n'est pas rare qu'un *sysop* doive installer 10 lignes téléphoniques



François Lanctôt

pour desservir ses adeptes. Un des babillards les plus courus à Montréal, le célèbre GameMaster, comporte 40 lignes. En général, les BBS ont une limite importante : ils n'offrent en général qu'une communication bidirectionnelle, sans possibilité de jonction vers d'autres réseaux. On pourrait donc les qualifier de culs-de-sac plutôt que de véritables autoroutes. Mais rien n'empêche un *sysop* de relier son babillard à l'Internet, et alors...

Le modèle du babillard électronique illustre très bien la configuration de base des «nœuds» d'un réseau informatique : le serveur (l'ordinateur), les modems et les lignes téléphoniques.

Les réseaux d'entreprise

Beaucoup de grandes entreprises ont mis en place des autoroutes pour leur usage exclusif. La multinationale IBM, par exemple, dispose depuis quinze ans d'un véritable réseau planétaire à base de maxi-ordinateurs (*mainframes*) qui permet à ses employés d'échanger fichiers et programmes, ou encore de se relier à une machine située à l'autre bout du monde. Ce genre de réseau n'est évidemment pas offert au grand public, car la question de la sécurité et de

la confidentialité constitue ici un élément stratégique. Néanmoins, IBM Canada, par l'intermédiaire de sa filiale Advantis, propose un service appelé IBMLink, qui permet à une entreprise ou à un particulier d'accéder, grâce à une liaison sur appel téléphonique (*dial-up connection*), à certains volets de son réseau mondial (courrier électronique, information sur les innovations technologiques, etc.). Fiabilité totale, mais vous ne pouvez communiquer qu'avec les employés d'IBM ou avec les autres abonnés du service IBM-Link.

Il existe une autre autoroute fréquentée par les ministères des gouvernements et par les grandes organisations : le système de messagerie X.400. Il s'agit d'une voie réservée au seul courrier électronique, mais qui offre des garanties de sécurité primordiales pour les utilisateurs «sérieux». Bell Canada et AT&T offrent des points d'accès à cette inforoute et peuvent vous fournir une adresse et une boîte aux lettres.

Les grands serveurs téléinformatiques privés

Quand on évoque l'informatique grand public, on songe inévitablement à Compuserve ou à America On Line, deux réseaux créés et gérés par des entreprises privées américaines. Voilà de véritables inforoutes planétaires, empruntées quotidiennement par des millions d'abonnés, qui se distinguent par une grande facilité d'utilisation et s'inscrivent dans un grand projet de «démocratisation de l'information» (les frais d'abonnement sont peu élevés), qui sert aussi certains intérêts commerciaux! Outre l'échange de courrier électronique avec les autres abonnés (et même avec ceux de l'Internet) et l'importation de fichiers, ces réseaux donnent accès à des *forums*, c'est-à-dire des groupes de discussion qui permettent de gloser sur une foule de sujets, depuis le procès d'O.J. Simpson (comme c'est original!) jusqu'aux nouveaux systèmes de traduction automatique.

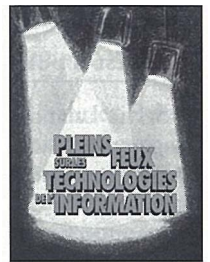
L'Internet

Tout a été dit sur ce réseau légendaire, qui présente un attrait incontournable : il n'appartient à personne et regroupe un nombre absolument faramineux d'ordinateurs et d'abonnés (autour de 30 millions) disséminés dans le monde entier. Les vrais experts vous diront que c'est la *seule* autoroute de l'information digne de ce nom. La connexion à l'Internet n'est pas gratuite! Impossible de s'y relier en composant un simple numéro de téléphone. Vous devez obtenir au préalable une adresse (un compte) auprès d'un fournisseur de connexion, c'est-à-dire une entreprise qui possède son «nœud» sur le réseau. Et qu'est-ce qu'on trouve sur l'Internet? Le courrier électronique, bien sûr; des groupes de discussion, comme ceux de Compuserve, avec un éventail de sujets encore plus vaste; des outils de recherche par mots clés (*Gopher*, *Archie*, *Veronica*) qui permettent de repérer une aiguille dans une botte de foin; le *World Wide Web*, une interface conçue pour les «promeneurs du dimanche», qui crée des liens entre des informations du monde entier, situées dans différentes machines et bases de données; des *MUD* (*multi-user dimensions*), espèces de salles de jeu virtuelles destinées aux amateurs de jeux de rôle... Bref, un fouillis absolument incroyable qui fait la joie des insomniaques mais se révèle souvent impossible à apprivoiser pour un usage strictement professionnel.

Le monde des télécommunications est à l'aube d'une révolution importante, mais, pour l'heure, la fameuse «convivialité» n'est pas au rendez-vous. Quiconque veut explorer le réseau des inforoutes s'engage dans une aventure technologique merveilleuse mais éminemment chronophage, dans laquelle l'informatique impose sa loi, souvent au détriment des résultats recherchés. Sans oublier le risque de tomber dans l'obsession, qui guette tout utilisateur convaincu de la supériorité de l'Homme sur la technique! •

UBI or not UBI? Are you Sirius?

On a souvent tendance à confondre inforoute et Internet. Mais cette fameuse autoroute de l'information a des ramifications beaucoup plus importantes.



par Richard Grenier

L'AUTOROUTE électronique est à nos portes. C'est du moins ce que nous claironnent les médias à l'envi. Mais qu'est-ce qui le cache derrière tout ce tumulte? Qu'en est-il au juste pour le commun des mortels? Qu'est-ce que les langagiers que nous sommes peuvent attendre de cette innovation? Tentons d'abord de cerner de quoi il s'agit.

Terminologie oblige

Comme c'est le cas pour la plupart des innovations technologiques, il règne un certain Bottement dans la dénomination de cette notion, encore à ses premiers pas. On a parlé au début d'«autoroute électronique», parce qu'on a d'abord désigné une infrastructure, un réseau. Ensuite, est intervenue la référence au contenu ou à l'information qui y circulera, de là le terme «autoroute de l'information». Toutefois, ces derniers temps, le terme «inforoute» semble ressortir, sans doute à cause de sa concision. On assiste donc à une évolution dans le concept même, mais dans les faits, il s'agit d'une seule et même notion, qui recouvre deux aspects: un réseau et son contenu.

Et Internet dans tout ça?

L'autoroute de l'information s'inscrit dans le prolongement de la multiplication des moyens de communication que connaît présentement notre société. On la confond souvent avec Internet, ce réseau dont les abonnés sont des utilisateurs d'ordinateur qui communiquent entre eux grâce au modem. Pour l'instant, les signaux qui empruntent l'Internet ne voyagent pas très rapidement, étant tributaires des lignes téléphoniques actuelles. Or, une autoroute est par définition une large voie permettant la circulation rapide, qu'il s'agisse de véhicules ou de données. Les utilisateurs d'Internet constituent par ailleurs un groupe plutôt restreint, leur nombre variant entre 500 000 et 1 million au Canada. C'est pourquoi, lorsqu'on parle d'autoroute électronique, il faut préciser qu'il s'agit plutôt des projets mis sur pied par les compagnies de téléphone et les câblodistributeurs afin de faire circuler plus rapidement l'information et, finalement, de rejoindre l'ensemble de la population.

Deux technologies

L'autoroute électronique est un réseau à très large bande assurant la transmission à très grande vitesse de services de communication interactifs. Pour y parvenir, on fait appel à la fibre optique pour les artères principales. Constituée de minuscules fils de verre, la fibre optique peut transmettre sous forme d'impulsions laser et à des vitesses extrêmement grandes des données, des signaux sonores et visuels. Pour relier les foyers, on a recours au câble coaxial, voie de transmission déjà utilisée en câblodistribution et constituée d'une âme centrale, ou conducteur, qui transporte des signaux électriques. Cette âme est isolée et recouverte d'une autre couche de matériau conducteur. Ses capacités sont de beaucoup supérieures à celles du fil de cuivre traditionnellement utilisé en téléphonie.

Richard Grenier, rrad.a., est traducteur chez Oerlikon Aérospatial inc.

Pour régulariser le Bot de données qui circulera sur l'autoroute et arriver à livrer efficacement les services multimédia, on fait intervenir le mode de transfert asynchrone (MTA). Il s'agit d'une nouvelle génération de commutateurs à grande vitesse capables d'acheminer simultanément la voix, les données et la vidéo dans les réseaux de fibre optique.

Deux concurrents

C'est aux États-Unis que le concept d'autoroute électronique a vu le jour, mais au Canada, deux projets ont également été mis sur pied ces deux dernières années: le projet UBI, piloté par le câblodistributeur Vidéotron et ses sept partenaires, et le projet Sirius, parrainé par le consortium Stentor, alliance formée par les principales compagnies de téléphone au pays.

Les sommes investies par les promoteurs dans l'autoroute électronique sont fabuleuses. On parle de 1 000 milliards pour les dix prochaines années à l'échelle mondiale. Ainsi, le groupe Stentor s'est lancé dans de vastes travaux de modernisation de ses réseaux. Les compagnies de téléphone vont investir 8 milliards de dollars au cours des dix prochaines années afin d'étendre leur réseau de fibre optique auquel se grefferont les foyers, grâce au câble coaxial, à raison de cinquante à cent par fibre optique.

Derrière l'actuelle course aux investissements se dessine la volonté des promoteurs d'imposer leur technologie et leurs contenus et, partant, leur culture. C'est ce qu'affirme Normand Toupin, directeur de secteur des communications Sirius et multimédias chez Bell et responsable du dossier de l'autoroute de l'information au Québec. La conférence du G7 qui s'est tenue à Bruxelles en février dernier avait pour but d'explorer cet aspect. Faudra-t-il réglementer? Les avis sur ce sujet sont partagés. Certains croient qu'il faut garantir un certain pourcentage de contenu canadien. D'autres pensent qu'il est préférable de tabler sur la qualité et le service pour assurer sa place sur le marché, évitant ainsi de cloisonner un réseau que l'on veut le plus ouvert possible.

Avec UBI (pour universalité, bidirectionnalité et interactivité), Vidéotron modernisera aussi son réseau câblé en augmentant la bande passante et en déployant la fibre optique afin d'accroître le nombre de canaux et la bidirectionnalité sur les tronçons des réseaux locaux. Il s'agit d'un projet qui, bien que plus modeste, avec un investissement de 750 millions, reliera dans une première phase dès l'automne 1996 d'abord une centaine, puis 34 000 foyers de la région du Saguenay. L'équipement requis comprendra un terminal, une télécommande, un clavier doté de lecteurs de cartes magnétiques et de cartes à puces, et une imprimante. Ainsi pourvu, on pourra bénéficier de services comme le télé-achat, le marketing direct, les bottins d'affaires, les catalogues électroniques, le courrier électronique, la formation à distance, les services de paiement, les services bancaires et d'information, la gestion de l'énergie et la domotique, et le téléchargement de logiciels dans des ordinateurs. Il s'agit d'une version plus évoluée de Vidéoway, qui offrait une première gamme de services interactifs. UBI amène les aspects multimédia et transactionnel. Plutôt que de recourir au téléphone pour effectuer ses opérations, on n'aura qu'à utiliser la télécommande accompagnant le terminal UBI.

Qu'en est-il pour les langagiers?

Sylvie Lalande, présidente-directrice générale d'UBI, a peine à imaginer l'impact auquel peut s'attendre d'UBI un secteur aussi spécialisé que le nôtre, étant donné que l'autoroute qui est mise en place, le choix des équipements qui seront mis entre les mains des consommateurs sont conçus pour répondre d'abord à des besoins du grand public. Pour elle, les technologies actuelles nous permettent déjà les échanges et les consultations par des moyens électroniques.

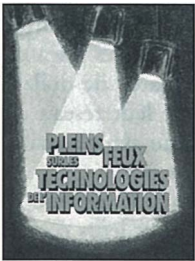
Pour sa part, le consortium Sirius en est encore au stade du développement des applications, bien que certaines d'entre elles aient déjà été utilisées avec succès dans le cadre de projets pilotes. C'est pour assurer ce développement qu'il a mis sur pied la société Médialinx Interactif Inc., qui aura pour tâche de concevoir et de promouvoir les produits et services de l'autoroute de l'information, ainsi que les interfaces utilisateurs. Selon son vice-président pour le Québec, Jean-Pascal Lion, un des avantages de l'autoroute électronique pour les langagiers sera la possibilité de consulter des banques de données avec une plus grande rapidité de transmission et à un coût réduit par rapport aux solutions existantes. La possibilité de travailler en multimédia, par exemple, d'accéder à un texte hébergé sur un support vidéo représente une avenue à peine explorée de l'inforoute. Selon Jean-Pascal Lion, la technologie est une

chose et les possibilités en sont une autre. Une fois l'infrastructure en place, il restera aux utilisateurs à apprivoiser la technologie et à en tirer le meilleur parti possible.

Avenir virtuel

Ce qui ressortira de ce monde en ébullition est encore imprécis. Quelles applications auront du succès, lesquelles auront une incidence sur notre travail, il semble qu'il soit encore trop tôt pour le dire. Toutefois, on peut d'ores et déjà affirmer qu'à court terme, les avantages pour les langagiers seront un plus grand accès aux banques de données, aux banques de logiciels, la possibilité de travailler en interaction à un document avec un collègue éloigné. À plus long terme, on parle de la possibilité de consulter en réalité virtuelle des documents dans des bibliothèques, comme si vous y étiez.

En fin de compte, à brève échéance, l'implantation de l'autoroute de l'information n'aura que peu d'effets sur les façons de travailler des langagiers. Les technologies en place mettent déjà à la portée de chacun la possibilité de communiquer avec ses collègues, de recevoir et d'expédier des textes électroniquement, de consulter des banques de données, que ce soit sur disque compact ou par modem. Toutefois, étant donné que les possibilités offertes par l'autoroute de l'information sont virtuellement encore insoupçonnées, qui sait ce que nous réserve l'avenir... •



Alis au pays des merveilles

À la recherche des accents perdus.

propos recueillis par Marc Drapeau

CONSÉQUENCE de l'abolition des frontières tarifaires, votre nouveau client américain fait de plus en plus appel à vos services. Au début, c'est par fax que vous échangez bons de commande, textes, documents de référence, factures, etc. C'était parfait pour des envois de quelques pages. Mais un jour, c'était trop et le courrier a pris la relève. Efficace, mais lent et assez cher à la longue. Et voilà qu'un collègue vous vante les mérites de l'Internet - tout le monde est sur l'Internet! - qui donne accès à des correspondants de dizaines de pays, dont peut-être ce nouveau client.

Circuit a rencontré François Leblanc, informaticien à Alis Technologies où il collabore à des projets de support multilingue dans Internet.

Circuit: Dans l'état actuel des choses, est-il envisageable pour un traducteur de vouloir utiliser Internet comme outil de travail avec des correspondants répartis aux quatre coins de la planète?

François Leblanc: Oui, il est tout à fait possible d'échanger des messages avec des correspondants de partout sur la planète à condition cependant de recourir à l'anglais comme langue de communication ou de renoncer à l'utilisation de caractères accentués.

C. : Comment définissez-vous le problème du support des caractères accentués dans l'Internet?

F. L. : La problématique tourne autour de trois axes : le transport, la convention et la représentation.

D'abord le transport. C'est l'acheminement d'un message, qui transite par plusieurs noeuds, de l'expéditeur au destinataire. Si l'information véhiculée est codée sur 8 bits (chaque caractère étant représenté par une suite de 8 chiffres [0 ou 1]) - ce qui est généralement le cas pour les langues comme la nôtre - et qu'un des noeuds de transit ne supporte que le standard ASCII sur 7 bits, un bit aura été perdu en cours de route et le message à l'arrivée sera différent du message expédié. Ainsi, comme vous l'aurez deviné,



Marc Drapeau

Marc Drapeau est terminologue aux Services linguistiques d'IBM Canada Ltée, à Montréal.

l'utilisation de 8 bits peut poser problème dans le courrier électronique puisque, dans ce domaine, presque tous les standards de l'Internet² spécifient l'utilisation de 7 bits. Prenons un exemple un peu farfelu, mais qui illustre bien la perte d'information et surtout ses conséquences à l'arrivée. Vous expédiez «Dès Noël, ça fête déjà où gît Isäü». Votre destinataire pourrait lire: «Dhs Nok!, ga fjte di) oy gnt Isal»³.

Pour ce qui est de la convention, chaque ordinateur ou système fonctionne avec une page de codes qui définit les caractères à afficher. À moins qu'il y ait eu entente sur les pages de codes à utiliser, un message rédigé avec une page de codes et lu avec une autre page de codes sera incompréhensible ou encore altéré. Reprenons notre exemple de tout à l'heure. Le destinataire pourrait lire: «D_s No_l, _a f_te d_j_ o_g_t Isan»⁴.

La représentation, maintenant. C'est une chose d'utiliser la même page de codes que son correspondant, mais encore faut-il pouvoir afficher à l'écran les caractères de la langue de correspondance. Il n'est pas évident de rédiger avec un clavier nord-américain un message en russe et d'afficher à l'écran les caractères spécifiques à cette langue. Et il est de plus pratiquement impossible de conserver sur sa machine des polices de caractères pour toutes les langues de la planète.

Une communication incomplète?

C. : Quelles sont les conséquences de ces contraintes sur l'utilisation de l'Internet dans une langue autre que l'anglais?

F. L. : La communication ne peut se faire de façon intégrale, c'est-à-dire que les non-anglophones ont le choix entre communiquer dans une langue qui n'est pas la leur ou utiliser dans leur langue des caractères dépourvus de signes diacritiques, voire être obligés de se passer de certains caractères!

D'un point de vue général, on note concrètement trois conséquences à la continuation de la situation actuelle: 1) le niveau et la qualité de la communication souffrent de l'utilisation de l'anglais par un grand nombre de personnes qui le maîtrisent plus ou moins bien; 2) une partie importante de la population ne connaissant pas l'anglais est pratiquement exclue de l'Internet, avec à la clé des conséquences économiques importantes; et 3) l'anglais s'impose, avec sa culture, à un grand nombre de personnes qui ont besoin de l'Internet pour le travail, ou qui y trouvent la satisfaction d'une partie de leurs besoins personnels.

E. : La complexité de l'Internet et l'absence de standards permettent-ils la mise en place d'une solution simple et efficace pour communiquer dans les langues autres que l'anglais?

F. L. : Plusieurs années de recherche ont permis à Alis Technologies de mettre au point des logiciels qui rendent transparents les problèmes décrits plus haut. Le problème de transport est résolu en recourant à un codage utilisant moins de bits et en encodant à même le message transmis des données sur le type d'encodage. L'inclusion de la page de codes dans le message règle le problème de convention. Enfin, pour régler le problème de représentation, il faut suppléer aux carences de l'interface utilisateur en fournissant les polices de caractères et les méthodes d'entrée manquantes (pour traiter du russe sur la version nord-américaine de Windows, par exemple, il faut fournir entre autres une police de caractères cyrilliques). C'est ce que font déjà certains des produits d'Alis. La version initiale du logiciel *Communiqué* ne peut s'attaquer au problème de la représentation parce qu'il ne s'agit que d'un agent qui se greffe à des systèmes de courrier électronique (cc: *Mail* ou *MS-Mail*) déjà existants. Alis prévoit cependant le développement de sa propre interface utilisateur de courrier électronique, laquelle sera compatible avec les bureaux de poste de cc: *Mail* et de *MS-Mail* et elle aura le plein contrôle de la représentation.

C. : Pouvez-vous donner un exemple d'utilisation de vos produits?

F. L. : Dans un réseau local, on installe sur le serveur et les stations clients le logiciel *Communiqué* - il n'est pas nécessaire de l'installer sur la station du correspondant. Après cette étape, le système prend en charge l'intégration, dans les messages sortants, des informations nécessaires pour que le destinataire puisse lire celui-ci comme il a été créé et, en sens inverse, présente à l'utilisateur le message avec son look original.

E. : Quels sont les projets d'Alis Technologies?

F. L. : Nos produits auront leur place sur l'Internet tant et aussi longtemps que prévaudra le manque de standardisation. Nous entendons prendre la place de leader en matière de support multilingue et la conserver en fournissant à nos clients des produits de plus en plus intelligents et variés. Du côté du courrier électronique, nos produits se comportent de plus en plus comme des agents qui apprennent en accumulant de l'information au fur et à mesure que l'utilisateur reçoit et transmet des messages. Nous étudions en ce moment d'autres aspects de l'Internet, comme par exemple les fureteurs destinés au World Wide Web. •

1. On entend par message tout texte acheminé par voie de messagerie électronique ainsi que les pièces jointes qui s'y rattachent.
2. À l'exclusion de MIME, qui est un standard encore récent et peu utilisé.
3. Message ayant transité par des systèmes utilisant la page de codes ASCII à 7 bits.
4. Message rédigé avec la page de codes IBM-437 et reçu avec la page de codes ISO-Latin-t.

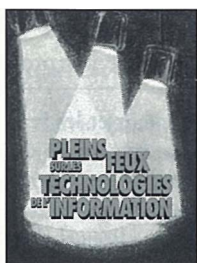
Alis Technologies
No de tél. : (514) 738-9171
Adresses Internet : info@alis.ca
fleblanc@alis.ca

CANACOM Inc.

- Traduction
- Adaptation
- Révision
- Éditique

Transmission par modem et télécopieur

5515 chemin Queen Mary
Bureau 101
Montréal (Québec)
H3X IV4
Téléphone: 482-8403
Fax: 481-3343



Des étudiants branchés

Les universités emboîtent-elle le pas à la technologie? Pour la plupart, il semble que oui. Les étudiants auront toutes les chances de suivre l'évolution technologique du marché du travail. Voici deux exemples.

À Ottawa

L'École de traduction et d'interprétation prépare-t-elle ses étudiants à l'utilisation des technologies disponibles dans la profession? Question fréquemment posée par les employeurs potentiels et à laquelle je peux répondre oui sans aucune hésitation.

Cette préparation commence par l'obligation qu'ont nos étudiants d'utiliser le traitement de texte pour taper leurs travaux. Ils ont accès à une grande variété d'équipements informatiques sur le campus, et l'École met à leur disposition un certain nombre d'ordinateurs, équipés des principaux logiciels de traitement de texte, régulièrement mis à jour.

Sur le plan terminologique, les étudiants sont formés à l'utilisation des deux grandes banques terminologiques canadiennes, Termium et la Banque de terminologie du Québec, et ont accès à ces banques sur une base quotidienne. De plus, les étudiants apprennent à utiliser des logiciels de gestion de données terminologiques tels que MTX ou Édibase.

Dans nos programmes, trois cours portent exclusivement sur les aides informatiques à la traduction. Le contenu de ces cours va des correcteurs grammaticaux et des logiciels de recherche plein-texte aux bases de données bi-textuelles et à la traduction automatique, en passant par l'éditique et le poste du traducteur. Des démonstrations de systèmes et de logiciels disponibles sur le marché et des mises en application de ces outils viennent compléter les apprentissages théoriques.

L'utilisation de modems, de télécopieurs, du courrier électronique n'a pas non plus de secret pour nos étudiants. Ils y sont initiés, y ont accès et sont encouragés à s'en servir. Comment d'ailleurs pourraient-ils se passer de ces aides technologiques s'ils veulent répondre avec efficacité et professionnalisme aux clients de Translingua, le service de traduction mis en place à l'École pour les étudiants de dernière année et géré par eux sous la supervision d'un professionnel de la traduction?

Geneviève Mareschal

Directrice de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

À Montréal

Dire des techniques informatiques qu'elles viennent en aide au langagier ne couvre qu'une partie de la réalité. Elles sont désormais intégrées, au même titre que le dictionnaire de langue, à tout environnement de traduction. Elles viennent, par ailleurs, modifier, sinon bouleverser, les méthodes de travail. Les petites et grandes entreprises, les cabinets et les services de traduction, même les pigistes ont recours à une variété d'outils de plus en plus importante pour accélérer la production de textes en langue cible. Par ailleurs, le grand générique informatique ne convient qu'en partie aux nouveaux environnements de la traduction, puisqu'aujourd'hui les télécopieurs, les autoroutes électroniques, les Internet et les Compuserve se greffent à un univers de plus en plus complexe

qu'il convient désormais d'appeler globalement les technologies de l'information.

Le futur traducteur doit pouvoir exploiter toutes les possibilités que lui offrent ces technologies et connaître leurs limites. C'est pourquoi l'Université de Montréal a intégré, à ses programmes de traduction, des cours taillés sur mesure.

Au premier cycle, deux cours ont été introduits, soit «Les outils informatiques en traduction» aux certificats de traduction I et II de la Faculté d'Éducation permanente (FEP) et «Outils informatiques des langagiers» au baccalauréat et au majeur en traduction du Département de linguistique et de traduction.

Les cours portant sur les outils informatiques donnent une formation de base aux différents types d'outils sur le marché: correcteurs orthographiques, stylistiques et grammaticaux; éditique, analyse textuelle et reconnaissance optique de caractères; outils de référence (dictionnaires, encyclopédies, lexiques, etc.) sur support électronique; banques de terminologie et gestionnaires de données terminologiques; traduction assistée, traduction automatique et environnements de traduction; télécommunications (télécopie, réseaux, etc.).

Au deuxième cycle, les étudiants du Département de linguistique et de traduction pourront désormais (à la suite de la réforme des programmes de cycles supérieurs) participer à un séminaire intitulé «Traductique». Ce séminaire vise à préparer les professionnels aux différentes facettes de la traduction assistée par ordinateur ou complètement automatisée. L'étudiant aura l'occasion d'expérimenter certains produits commerciaux et devra réfléchir sur les problèmes fondamentaux que posent les nouvelles technologies².

En outre, les étudiants peuvent perfectionner leurs connaissances en terminotique dans un séminaire intitulé «Terminologie et ordinateur». Ce séminaire examine de façon approfondie les systèmes de gestion de la terminologie, la confection de lexiques, de vocabulaires et de dictionnaires assistée par ordinateur et discute de certains aspects de l'automatisation des textes de spécialité.

Enfin, l'étudiant qui souhaite orienter sa scolarité vers la recherche peut suivre les séminaires de «Traduction automatique» et «Linguistique informatique» qui intègrent les travaux en intelligence artificielle menés au département.

L'informatique entre en force! •

Marie-Claude L'Homme et Gilles Bélanger
Professeurs au Département de linguistique
et de traduction de l'Université de Montréal.

1. Le majeur en traduction sera implanté en 1995.

2. Les étudiants peuvent également s'inscrire aux cours de «Langue informatique» (1^{er} cycle) et «Traduction informatique» (2^e cycle) pour acquérir ou parfaire leurs connaissances en informatique (notions de base, terminologie, caractéristiques particulières des textes portant sur l'informatique).

Retour vers le futur

Qui sait de quoi l'avenir est fait? Un futurologue en herbe nous amène voir ce que le début du prochain millénaire nous réserve.

par BaoPham

5 mai 2005, 10 h

Le printemps est là. Il fait 18 degrés dehors. Assis dans ma cuisine, je regarde distraitemment trois nuages blancs flotter paresseusement dans le ciel d'azur. On dirait Papa et Maman Eléphant et fiston au centre commercial. Le café froid est infect. Le cendrier déborde.

Et soudain, Drriing Drriing... «C'est parfait. Oui, 5 000 mots. Demain matin, sans faute. Merci infiniment. Bien sûr, le texte sera sur une puce de mémoire Samsung. Vous aurez aussi une copie papier et une copie électronique via modem. Encore merci, Madame la Directrice (de la traduction).»

5 mai 2005, 10 h 20

Je reçois le texte par modem. Cinq mille mots pour demain. Ce n'est pas la mer à boire. Pour un type branché tous azimuts comme moi, ce sera plutôt une balade de santé: Internet, modem à 1 million de bits par seconde, système Intel 986-DX9 à 900 MHz, WordPerfect 18.0, fax portatif parlant, imprimante couleur capable de produire des graphiques en relief avec un petit peu de farine Five Roses et de levure l'Alsacienne (il y a deux bacs à cet effet sous le couvercle de la machine), plus une panoplie de logiciels avant-gardistes stockés sur le disque dur de 17 giga-octets, sans compter ma médiathèque personnelle, cachée derrière la machine à laver.

5 mai 2005, 12 h

Jerne connecte à Internet en vrai cybernaute. Ingrid, ma blonde, traductrice elle aussi, mais vers le suédois, m'a dit un jour que je pourrais y trouver un programme de traduction automatique et le télécharger vers mon PC pour la modique somme de 10 dollars, qui sera débitée automatiquement de mon compte bancaire.

Je le trouve, le fameux programme, dans un des nombreux babillards électroniques (BBS ou *bulletin board systems*) qui pululent sur ce gigantesque réseau de 400 millions d'abonnés de 165 nationalités. Il s'agit d'un logiciel ultraperformant conçu par des ex-hippies, disciples du Maharishi Yogi et de Jimmy Hendrix, la soixantaine bien sonnée mais vivant toujours dans un kibboutz au nord de Tel-Aviv.

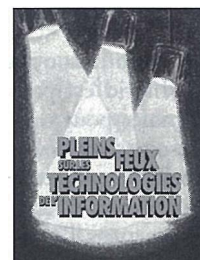
Mon texte est traduit en moins de 15 minutes. Pas mal du tout. À ce rythme, je pourrai me payer un manoir au Summit Circle de Westmount dans 30 mois exactement. Voyons un peu ce que le logiciel Kool-N-Easy 3.5 est capable de faire.

Première phrase: *Mr. Bill Gates, CEO of Microsoft Corporation, based in Redmond, Wash., said before a student audience that user-unfriendly computers sometimes drive him nuts.* Traduction: «M. Facturer les Barrières, P.-D.G. de la société Micromou, basée à Rougemond, Lessive, a déclaré... que les ordinateurs inamicaux le conduisent parfois vers des noix.»

6 mai 2005, 7 heures du matin

La «révision» a pris 17 heures. Je révise aussi mon plan d'accès à la propriété. Ce sera plutôt le quartier Côte-des-Neiges.

Bao Pham est responsable du contrôle de qualité aux Services linguistiques d'IBM Canada Ltée, à Montréal.



9 juin 2005, 11 h

Je viens de m'acheter un vidéophone de Northern Telecom. Il ressemble à un four micro-ondes, en plus petit. L'écran TFT est d'une netteté extraordinaire. Avec ça, les affaires vont vraiment démarrer.

12 juin 2005, 8 h 30

Ingrid et moi prenons le petit déjeuner ensemble. La journée s'annonce mollo. J'arbore ma petite barbichette de 10 jours. Ingrid, en peignoir à petits pois roses, est mignonne comme tout avec ses bigoudis fluo. Et Drriing Drriing...

Je prends le combiné. L'écran s'allume et je vois mon interlocuteur. Lui aussi me voit dans toute ma splendeur matinale. C'est génial, la technologie. Au bout du fil: «Euh, euh, êtes-vous vraiment traducteur? Je crois que nous allons plutôt faire traduire par notre réceptionniste.» Et moi, je crois que mon client potentiel n'aime ni barbichette, ni bigoudis. Pourtant, ils lui vont si bien, à Ingrid (les bigoudis!).

30 juillet 2005, 10 h

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit: trente pages de texte financier à sortir en deux versions différentes, l'une pour le Conseil d'administration, l'autre, sur un ton plus léger, devant être prononcée à l'épluchette de blé d'Inde de la compagnie.

Hier soir, je traduais «normalement» la version officielle, avec mes dicos papier. Il me reste encore la version sympa et démocratique. Du gâteau, quoi! J'ai mon sésame. Il s'appelle, comme le dit si bien Ilsa, ma copine terminologue, un changeur de niveau de langue. Son principe est assez simple. Il suffit de faire passer le texte de départ dans la moulinette et le logiciel se chargera de le convertir - verbes, noms, adjectifs, adverbes - dans le niveau de langue choisi par l'utilisateur, le sens du texte demeurant intact. Voici ce que ça donne avec mon texte financier:

«Salut les copains. Je suis excité de vous dire que notre boîte, après des années dans le trou financier, a décidé de ne plus foutre les gens à la porte. On a, ouf! Dieu merci, fait des tas de dollars en vendant notre camelote sous la table...»

15 août 2005, 20 h

Ingrid est partie pour Stockholm. J'ai devant moi un texte à fignoler pour un client difficile. Il est déjà traduit, mais a encore besoin d'un peu de lustre. Je sors mon arme secrète, inconnue de tous les traducteurs, l'outil qui va me propulser au firmament de la profession. C'est mon Saupoudreur de synonymes. Je glisse mon fichier vers l'icône représentant une salière, clique sur ma souris sans fil et sans patte (la pauvre, elle ressemble à une bête cul-de-jatte) et, comme par magie, le logiciel parcourt les phrases et remplace, çà et là, un mot par un de ses synonymes. En théorie, cela donne un beau texte qui coule, un travail d'orfèvre, quoi.

Résultat: l'expression «J'aimerais vous informer...» change de couleur et se transforme en «Je chérirais de vous faire part de...» La phrase «Nous avons connu plusieurs échecs dans le passé» devient «Nous avons essayé plusieurs avortements dans la préhistoire.»

2 septembre 2005, 11 h

Je prépare la rentrée en grand. Quand je dis grand, c'est même grandiose. Cela consiste en l'acquisition d'un ordinateur portable doté d'un microprocesseur Pensium qui capte les pensées pour ensuite les retranscrire à l'écran, dans la langue de mon choix, anglais, français, italien, etc.

J'active donc la fonction de «reconnaissance des émanations neurales» du Pensium en pensant à quelque chose d'agréable. Le système est simple comme tout. Un capteur est monté sur le bord supérieur de l'écran, juste à la hauteur de mon front dégarni (trop bas, il y aurait des interférences à cause de ma bar-bichette). Ce capteur achemine mes pensées vers le processeur qui se charge de les interpréter et de les retranscrire en toutes lettres sur l'écran.

Je me concentre pour expédier cette traduction technique en deux temps, trois mouvements. Et, surprise, que vois-je à l'écran? Des mots décousus : «Cocotiers, sable chaud, Marilyn Monroe, Club Med, lambada.» Je me reconcentre et, à technologie!, l'écran affiche les premiers mots du guide d'utilisation pour le réacteur nucléaire CANDU : «J'aimerais danser la lambada avec Marilyn au Club Med de Sosua.»

26 décembre 20⁰⁵, 10 h 30

La brise salée venant du large me fait le plus grand bien. Ici, à Sosua, c'est le nec plus ultra de la dolce vita. Aaah!, je les mérite, ces vacances... D'autant plus que, même si je voulais travailler, ce serait absolument impossible.

Les journaux annoncent que le réseau Internet a été ravagé il y a deux jours par une bactérie mangeuse de données. Les informations les plus juteuses ont été bouffées et digérées, les programmes et les fichiers aussi.

Les satellites Télésat, qui jusqu'à récemment me permettaient d'envoyer et de recevoir des traductions sur mon bloc-notes grâce à une petite antenne en tire-bouchon, viennent d'être «mobilisés» par le gouvernement canadien. Les rumeurs veulent qu'Ottawa soit sur le point de déclarer la guerre à l'Espagne. Le casus belli? Les Espagnols, après le Coup du turbot dans les années 90 et l'Affaire des mouches noires (ils nous volaient nos mouches noires, l'été dernier), sont en train de ramasser toute la neige et la slush de chez nous, au risque de transformer notre pays en une vulgaire station balnéaire.

La fibre patriotique touchée à vif, je saisis l'antenne de mon ordinateur et ouvre une bouteille de pinard pour me calmer. C'est un Cuvée des Patriotes 1970, appellation Longueuil contrôlée. Tchîn-tchin, Ingrid. •

Sur le vif

Chronique dirigée par Nada Kerpan

À la Chambre des communes, les écrits s'envolent et les paroles restent

L'abolition de la publication des comptes rendus des comités de la Chambre des communes aura, pour la profession, des conséquences encore insoupçonnées. En ne tenant pas compte du caractère évanescent de la parole et en l'assimilant au mot écrit, le gouvernement fédéral risque de faire dangereusement école.



L'AFFAIRE a éclaté le 15 février dernier, lors du dépôt du 61^e rapport du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre, présidé par Peter Milliken. Il y était question, pour économiser 1 million de dollars (0,42 % du budget de fonctionnement de la Chambre), de subordonner l'impression des fascicules de procès-verbaux à l'autorisation du Comité Milliken.

Mais face au tollé général que cette annonce a soulevé, notamment dans la presse anglophone qui a parlé d'atteinte à la démocratie parlementaire, le gouvernement n'a eu d'autre choix que de rajuster le tir. Après moult hésitations, décision fut prise d'en revenir à la formule de la publication bilingue, à cela près que la version «traduite» sera désormais constituée par la retranscription de l'interprétation, à peine

retouchée par des *transeditors* (dictacopistes glorifiés). En revanche, on a jugé bon de continuer à faire réviser la retranscription des interventions en langue originale par des correcteurs professionnels.

De la valse hésitation à la valse des chiffres

Si, comme l'a annoncé le greffier de la Chambre, les différentes étapes de la tra-

duction d'un fascicule moyen de 13 000 mots reviennent à 5 000 dollars, cela place le prix du mot à 38 cents. Or, d'après nos calculs fondés sur l'ensemble des contrats accordés et sur la masse salariale des permanents, il en coûterait actuellement moins de 24 cents du mot. Comment expliquer l'écart, autrement que par des artifices administratifs?

En outre, la suppression pure et simple de la traduction et de la révision devrait maintenant permettre au gouvernement d'économiser non pas 1 million mais plus de 6 millions de dollars, au tarif annoncé.

Doit-on tout accepter sans mot dire?

On peut regretter que l'ensemble de la profession n'ait pas immédiatement

deviné le danger de cette décision. Si certains d'entre nous ont commencé à négocier les modalités d'application de la nouvelle formule, c'est qu'ils en reconnaissent implicitement le bien-fondé. Or, la décision de la Chambre risque de dévaluer la profession tout entière, car elle porte directement atteinte au principe fondamental de la division des tâches. Nous sommes victimes d'un véritable détournement de l'objet professionnel; c'est un peu comme si l'on permettait aux médecins d'examiner des quadrupèdes dans les régions où l'on manque de vétérinaires. La qualité des soins ne serait certes pas en cause, mais que dirait-on alors de l'éthique pure et de l'éthique professionnelle?

Tout n'est cependant pas perdu. Le sénateur Beaudoin vient de crier à l'inconstitutionnalité de la décision et il ne s'agit que d'une période d'essai qui vient d'être ramenée de un an à deux mois. Il est donc très important que les langagiers ne donnent pas l'impression d'avaliser cette mascarade de bilinguisme. Pour nous, l'heure doit être au regroupement, à la fin des clivages traditionnels pigistes-permanents ou traducteurs-interprètes-terminologues; l'heure est à la mobilisation générale et au dialogue; elle est, surtout, à la plus grande vigilance. •

Jean-Pierre Dany

Une exportation de savoir-faire langagier

Tout comme l'éducation, le mouvement coopératif ou l'urbanisme, par exemple, notre profession avait son ambassadrice aux Journées canadiennes tenues, en mars, au Venezuela par l'Asociacion Venezolana de Estudios Canadienses et par l'ambassade du Canada en ce pays.

C'EST en quelque sorte de l'import-export que le Venezuela effectue par la formule des *Jornadas Venezolanas de Estudios Canadienses*. Mais, pour ce pays, il s'agit avant tout d'import d'information et de formation. Multidisciplinaires par définition, ces journées consacrées aux études canadiennes sont, à elles seules, un actif réseau où professeurs et chercheurs des deux pays exposent la vie, la culture, la politique et l'économie du Canada à des universitaires, étudiants et praticiens.

Caracas, Maracaibo, Merida..., l'exercice des professions langagières au Canada et la formation universitaire y ont été les sujets forts. Mais, faisant coup double et même plus, notre ambassadrice à ces quatrièmes rencontres, Monique Cormier de l'Université de Montréal, a densifié son apport par des séminaires, des séances de consultation auprès de professeurs et une évaluation de minibanques.

Au Venezuela, explique notre collègue, l'enseignement de la traduction se structure et est en général assuré par des professeurs diplômés en littérature ou en langues modernes; sous peu, la maîtrise sera offerte à l'*Universidad Central de Venezuela*. À peu près inexistante pour sa part, la formation à la terminologie est un créneau qui retient de plus en plus l'attention, et pour cause; les minibanques



Monique Cormier s'adressant à un groupe d'étudiants au Venezuela.

actuelles, par exemple, sont le plus souvent l'œuvre d'opiniâtres autodidactes en terminologie.

Et quelle est la situation des professionnels vénézuéliens de la traduction et de la terminologie?, a voulu savoir *Circuit*. «Indépendants pour la plupart, ils font des travaux divers pour vivre et survivre. Rarissimes sont les entreprises ou les organisations qui aient leurs propres traducteurs ou terminologues», a-t-elle cons-

taté. INTEVEP, grande société d'exploitation pétrolière du Venezuela, est peut-être la seule à compter officiellement un traducteur et à avoir officieusement un terminologue exerçant... à mi-temps la terminologie.

«Pour nos homologues vénézuéliens, souligne Monique Cormier, l'accès à l'information constitue un véritable problème car non seulement il y a manque flagrant d'information documentaire, mais aussi de moyens financiers. En revanche, la motivation et l'intérêt professionnels y sont hors du commun et ne sont pas sans rappeler les années d'organisation de la traduction au Canada et au Québec.» •

Nada Kerpan

La traduction aux antipodes

LES LANGAGIERS du monde débarquent dans l'hémisphère sud en février prochain. Plus précisément à Melbourne (Australie), sous un soleil de 14 °C à 25 °C. Pour le XIV^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs, *La traduction: horizons nouveaux / Translation: New Horizons*. Et pour cette première manifestation FIT dans ce coin de la planète.

Le pays compte deux associations de traducteurs: l'AUSIT ou l'Australian Institute of Interpreters and Translators Inc., organisateur du Congrès, et l'ALiTrA ou l'Association of Literary Translators. Elles sont constituées de traducteurs et d'interprètes de groupes ethniques les plus divers. Au président du Congrès et vice-président de la FIT, monsieur Adolfo Gentile, sont parvenues plus de 125 propositions de communications, nous apprend-on. Sélection problématique, sans nul doute; mais quelle abondance d'informations ce sera pour la profession!

À propos de Melbourne... La ville, qui a plus de 3 millions d'habitants, était désignée voilà peu de temps «the World Most Livable City» ou première ville du monde pour sa qualité de vie. Mais il n'y a pas que Melbourne; il y a le continent, la Nouvelle-Zélande, etc. La traduction ne mène-t-elle pas à tout, jusqu'aux régions australes de James Cook? •

Renseignements : Congress Management, Fauth Royale & Associates Pty Ltd., 15 Cooper Street, Surry Hills NSW 2010, Australia. Téléphone : (61) 2 211 6711; télécopie : (61) 2 211 6608

NOTES ET CONTRENOTES

Un préservatif dans le pudding?

EN FÉVRIER dernier, l'université de Cambridge a publié son premier dictionnaire multilingue afin d'aider Britanniques et étrangers à se jouer des «faux amis». Selon l'entrefilet que *Le Devoir* consacrait à l'événement, grâce à cet ouvrage de 1 800 pages, un Anglais pourra éviter de remercier un Allemand par un cadeau empoisonné, le mot *Gift* signifiant «poison» en allemand. Si un Espagnol confie être *constipado*, quiconque aura consulté ce dictionnaire saura qu'il est tout simplement enrhumé. Quant au *preservative* qui figure sur la liste d'ingrédients d'un pudding, il est rassurant de constater qu'il s'agit d'un agent de conservation.

Le best-seller des best-sellers

Selon l'Alliance biblique universelle (ABU), la Bible a été jusqu'ici traduite en 2 092 langues, en totalité ou en partie. On la retrouve en version intégrale dans 341 langues. L'Afrique compte à elle seule 598 traductions, l'Asie, 520, l'Amérique, latine 365 et l'Océanie, 344. C'est ainsi que la Bible est désormais publiée en quetchua-imbabura, une langue parlée en Équateur, et en basque. Le Nouveau Testament existe dans 18 autres langues, dont l'00 (Éthiopie), le kisagalla (Kenya) et le garhwali (Inde).

Et la lumière fut

Un témoignage lu récemment dans le courrier des lecteurs du journal *Le Soleil* de Québec donne à penser que nous ne

sommes pas au bout de nos peines dans notre combat pour faire reconnaître notre profession. Un fabricant de plafonniers de la Colombie-Britannique, dont nous taisons le nom, a mis sur le marché au Québec un plafonnier qu'il a, pour se conformer à la loi sur le bilinguisme, accompagné d'instructions pour le moins obscures. Qu'on en juge par le court extrait suivant; *Fastern barre transversale a debouche empaquete dans debouche. Mamelon de l'encart dans barre transversale. Même en tentant un exercice de reconstitution à l'envets, c'est à en perdre son latin...*

Terre! Terre!

Les utilisateurs de l'informatique, c'est bien connu, gagnent à savoir la langue de l'Oncle Sam pour évoluer dans les méandres de cette discipline, la majorité des innovations voyant le jour en anglais. Pourtant, il arrive que des néologismes français séduisent suffisamment les locuteurs francophones de la spécialité pour trouver un écho favorable chez eux et ainsi se répandre. L'exemple d'«ordinateur» est classique. Depuis un certain temps, on relève dans la presse le terme «internaute», qui désigne ces mordus de l'échange d'information qui ont développé l'art de naviguer sur le réseau de réseaux Internet. Le néologisme est en telle voie d'implantation qu'il figure dans le titre de deux ouvrages proposant d'initier en français leurs lecteurs aux secrets de l'Internet; *Le*

L'autoroute de l'information et ses enjeux

L'INFOROUTE doit devenir un agent de progrès social pour le Québec et desservir adéquatement notre société en reconnaissant ses caractéristiques linguistiques et culturelles. Voilà le constat du passionnant colloque que le CAFI ou Comité d'action pour le français dans l'informatique a tenu en mars dernier à Montréal.

Cependant, pour parler de progrès social, il faut que la technologie demeure au service du bonheur collectif, a précisé Jean-Pierre Delwasse, de TechnoPôle. L'information doit être accessible à tous

en n'importe quel lieu, et les technologies existantes offrent de nombreuses possibilités à cet égard.

La question du droit d'auteur version électronique est, pour sa part, épineuse. Selon Me Claude Brunet, de la maison Martineau Walker, deux concepts s'opposent; le droit d'auteur français - qui protège l'auteur, et le copyright anglo-saxon - qui protège la copie. Sur l'info-route, qui sera protégé? C'est à suivre.

Quant aux outils de recherche français, ils sont presque absents, a constaté Jean Gagné, du ministère de l'Industrie, de la

Science et de la Technologie, après une randonnée exploratoire du réseau Internet. L'anglais, on le sait, est la langue d'usage. À cela, certains répondent qu'on ne peut changer l'histoire mais qu'il est heureusement possible d'adapter la technologie.

Et fait particulièrement intéressant, dès 1996, la Ville de Montréal prévoit offrir à ses citoyens des postes publics qui donneront accès à Internet et Freenet.

Enjeux donc linguistiques et culturels que ceux de l'autoroute de l'information. •

Mireille Dagenais

Guide de survie de l'inter-
naute et Le Guide d'explora-
tion de l'inter-naute, dont
l'auteur est Dany J. Sohier.



Pub nipponne

Les Japonais puisent abondamment dans les ressources de l'anglais quand il s'agit de trouver des marques à leurs produits ou de dénommer leurs compagnies. On leur doit entre autres le Walkman, ce baladeur de Sony. Leur anglais est souvent imagé, plein de vie mais parfois illogique. Le cas de la Sanyo Sogo Bank est typique, elle qui a récemment changé de nom pour s'appeler désormais la Tomato Bank. Le rince-bouche Mouth Jazz et la mousse pour cheveux Need Up Gel font aussi partie de cette joyeuse collection. L'histoire ne dit pas si nos amis nippons veulent faire de l'effet ou si leur anglais est trop rudimentaire pour qu'ils y voient la différence.

Israël bientôt dans la francophonie?

S'il n'en tenait qu'à l'ex-ministre français de la Culture et de la Francophonie, Jacques Toubon, Israël se joindrait bientôt aux 47 pays et gouvernements que compte le mouvement. M(onsieur) Toubon a en effet affirmé en mars dernier, au cours d'une conférence de presse, que la France accordait son soutien à la candidature de ce pays, reconnaissant du même coup que des réticences avaient été émises par certains pays, dont le Liban. Il est encourageant de constater que la francophonie suscite l'intérêt d'Israël, et également celui de la Moldavie. Le français dans le monde serait donc loin d'être en perte de vitesse. •

Richard Grenier

«What's up DOC?»

L'Office de la langue française vient de lancer la version sur disque optique compact (DOC) de la Banque de terminologie du Québec, assortissant cette parution d'un effort pour populariser le terme qu'elle préconise pour remplacer CD-ROM, abréviation de «Compact Disk - Read Only Memory». On trouvera dans ce disque optique compact les 2 millions de termes de la BTQ, la Banque documentaire, qui renferme plus de 15 000 fiches descriptives des ouvrages terminologiques déjà publiés ou des travaux en cours dans toute la francophonie. Finalement, le DOC comprendra également une version informatisée du Français au bureau.

Les juges voudraient-ils se passer de nos services?

En janvier dernier, une soixantaine de juges anglophones venant d'un peu partout au Canada ont terminé un stage d'immersion française de deux semaines à Québec. Ils ont accepté de venir, tant des cours fédérales que provinciales, participer à des stages de formation afin d'accroître leurs possibilités de participer à des procès dans les deux langues officielles du Canada. Faut-il voir là, pour notre profession, une autre menace au bastion que constituait jusqu'à maintenant l'interprétation judiciaire?

La place des femmes

LA SITUATION des femmes dans les ordres professionnels a-t-elle changé au cours des dernières années? Les femmes occuperont-elles une place de plus en plus importante au sein des professions? Quels sont les principaux obstacles qu'elles rencontrent dans leur carrière?

Ce sont les questions mêmes que se pose l'Office des professions du Québec dans une étude qu'il vient tout juste de publier, *La place des femmes dans les ordres professionnels*. La période analysée s'étendant au 31 mars 1992 et la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec n'ayant vu le jour que le 17 mars 1992, son poids féminin n'a pu donc être pris en compte. Mais le document est à lire par tous ceux et celles qu'intéresse la dynamique sociale - les professionnels proprement dits, le monde universitaire, etc. L'OPQ en souhaite d'ailleurs la plus large diffusion possible.

On y constate, par exemple, que les jeunes filles ont encore tendance à choisir des carrières traditionnelles. Que les femmes sont plus nombreuses dans les ordres à titre réservé. Qu'en l'an 2000, si la tendance se maintient, elles constitueront 53 % des membres des ordres. Qu'elles sont confrontées à des facteurs de stress qui leur sont propres et qui s'ajoutent à ceux que connaît l'ensemble des professionnels : discrimination, conciliation de la famille et du travail, etc. L'étude va jusqu'à recommander des actions susceptibles d'améliorer leur situation dans le système professionnel.

Quelques exemplaires de la publication se trouvent en bibliothèque à l'OTIAQ. •

ÉCHAPPÉES SUR LE FUTUR

- 31 juillet - 3 août 1995, *Peijing (Chine)* - 1st Asian Translators Forum organized by the Translators' Association of China (TAC). Theme: I. Exchanging experience and promoting cooperation among Asian translators; II. Exploring the possibility of setting up an Asian Centre of International Federation of Translators. Information: Huang Youyi, Secretary General, Translators' Association of China, Baiwanzhuang Road 24, Beijing 100037, P.R. China. Telephone: (8610) 8326681; fax: (8610) 8326605.
- 21-25 août 1995, *Vienne (Autriche)* - KnowRight '95. International Congress

on Intellectual Property Rights for Specialized Information, Knowledge and New Technologies, organized by the Austrian Computer Society, the Austrian National Commission for UNESCO, Vienna University of Technology, and TermNet. Sections: Knowledge bases, databases, information and communication services; KnowRight related aspects of software; Terminography and lexicography; Scientific-technical publishing; Multimedia; Graphics and design. Introductory tutorial and seminars on graphical design, standardization, patents, new media and multimedia,

cryptography, international communication systems and services. Conference language: English. Information: W. Grafendorfer, Austrian Computer Society, Wollzeile 1-3, A-1010 Wien, Austria. Telephone: (43) 1 512 02 35; fax: (43) 1 512 0235-9; e-mail: ocg@vm.univie.ac.at

- 22-24 septembre 1995, *Lódz (Pologne)* - Lódz Session of the 2nd International Maastricht-Lodz Duo Colloquium. Theme: Translation and Meaning. Information: Prof. Dr. habil. Barbara Lewandoska-Tomaszcyk, Institute of English Studies, University of Lódz, Al. Kosciuszki 65, 90-514 Lódz, Poland. Tele-

phone: (48) 42 36 63 37; fax: (48) 42 36 63 37; (48) 42 36 68 72; telex: 88 62 91 UL PL; e-mail: zajeana at plunlo5I.bitnet

• 25-27 septembre 1995, Prague (République Tchèque) - 9th **International** Conference of the École de Traduction et d'Interprétation (ETI) of Geneva organized at Charles University of Prague. Theme: Translators' Strategies and Creativity. Fax: (42) 2 2421 7965.

• 26-28 octobre 1995, Austin (Texas), É.-U. - 18th Annual Conference of the American Literary Translators Association. Theme: Crossing Borders Translators as Outlaws. Information: Marion Swartz, 1207 Bickler Road, Austin, TX 78704. Telephone and fax: (512) 442-5100.

• 28-30 septembre 1995, Lyon (France) - Ives Journées scientifiques organisées par l'Université des réseaux d'expression française (UREF) - réseau Lexicologie, Terminologie, Traduction. Thème: Lexicomatique et dictionnaires. Journées précédées d'un séminaire de formation du 25 au 27 septembre (5 heures par jour). Renseignements: André Clas, Département de linguistique et de traduction, Université de Montréal, c.p. 6128, succursale Centre-ville, Montréal (Québec) H3C 3J7. Téléphone: (514) 343-7°47; télécopie: (514) 343-2284; courrier

électronique: clasand@ere.umontreal.ca.

• 28-30 septembre 1995, Prague (République Tchèque) - 1st Congress of the EST. Theme: Translation/Interpreting as Intercultural Communication. Fax: (42) 2 2421 7965.

• 30 septembre 1995 - Journée nationale et internationale de la traduction. Thème retenu par la Fédération internationale des traducteurs : La traduction, facteur de développement - facteur de développement culturel, économique, social et linguistique.



■ 8-12 novembre 1995, Nashville (Tennessee, É.-U.) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

• 12-16 février 1996, Melbourne (Australie) - XIV^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Congrès srarutaire : 9-II février;

congrès ouvert: 12-16 février. Thème: La traduction: horizons nouveaux/Translation: New Horizons. Ateliers : traduction littéraire; traduction scientifique et technique; interprétation; traduction des langues de faible diffusion; statut du traducteur; études de traduction; théorie; méthodologie; histoire. Renseignements : Congress Management, Fauth Royale & Associates Pty Ltd., 15 Cooper Street, Surry Hills NSW 2010, Australia. Téléphone: (61) 2 211 6711; télécopie: (61) 2 211 6608.

• 4-9 août 1996, Jyväskylä (Finlande) - 11th World Congress of the International Association of Applied Linguistics (AILA). Information: Prof. Kari Sajavaara, Department of English, University of Jyväskylä, SF-40100, Jyväskylä, Finland.

• 30 octobre - 3 novembre 1996, Colorado Springs (Colorado, É.-U.) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

• Septembre 1997, Montebello (Québec) - 4^e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada.

Des campus

Chronique dirigée par Marie-Françoise Lalande

Avec les étudiants: assurer la relève?

L'OTIAQ compte tout près de 2 000 membres et sur ce nombre, on retrouve seulement 26 étudiants, dont 19 à Montréal et 7 dans la région de l'Outaouais et à l'extérieur du Québec, faible proportion par rapport au nombre d'étudiants inscrits aux divers programmes de baccalauréat ou de certificat des trois universités offrant la spécialisation, soit l'Université McGill, l'Université de Montréal et l'Université Concordia. Comment expliquer qu'il n'y ait pas davantage d'étudiants qui soient inscrits à l'OTIAQ? Serait-ce par manque de moyens financiers pour payer une cotisa-

tion annuelle ou parce qu'ils ne sont pas informés de l'existence de l'OTIAQ?

Pour ma part, étudiante à l'Université McGill, et membre étudiante de l'OTIAQ depuis 1994, je connais l'Ordre depuis les années 80, lorsqu'il s'agissait de la Société des traducteurs. À cette époque, titulaire d'un baccalauréat en littérature française, je terminais ma scolarité de maîtrise dans le même champ de spécialité. J'avais également à mon actif plusieurs cours de littérature anglaise et américaine que j'avais suivis tant au cégep qu'à l'Université McGill, et c'est avec ce bagage que je tentais une percée en me préparant à l'exa-

men d'agrément de la Société des traducteurs afin de réaliser mon rêve : devenir traductrice.

Dix ans plus tard, encore plus déterminée et motivée à réorienter ma carrière vers la traduction, j'assistais au congrès de la Fédération internationale des traducteurs dont j'avais découvert la tenue par l'entremise de la revue *La Francisation en marche*. J'appris alors que la Société des traducteurs était devenue la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec, et qu'enfin le gouvernement reconnaissait la profession de traducteur.

Après une sérieuse remise en question personnelle et professionnelle provoquée par un diagnostic d'épuisement professionnel, je décidai de repartir à zéro et de foncer dans ma nouvelle carrière. Je m'informai donc auprès de la Corporation afin de connaître les nouvelles moda-

lités d'adhésion et j'appris que l'on pouvait y adhérer en tant qu'étudiant. Ravie, je fis une demande, et mon dossier fut accepté. C'était un premier pas vers les étapes suivantes, soit de passer de membre étudiante à adhérente et enfin à membre agréée afin d'obtenir une reconnaissance professionnelle essentielle de nos jours.

Devenue l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec depuis l'adoption de la *Loi modifiant le Code des professions et d'autres lois professionnelles*, la Corporation m'a permis, par son colloque

de septembre 1994, ainsi que par son bulletin d'information *Antenne* et sa revue *Circuit*, de connaître davantage le milieu, de recevoir les annonces de différentes offres d'emploi qui sont adressées à l'Ordre et également de voir mon nom paraître dans son répertoire annuel (ce qui m'a valu un contrat à l'automne 1994).

À l'université, on entend peu parler de l'OTIAQ, sauf par les professeurs à l'occasion. Pour ma part, c'est plutôt lorsque j'ai appelé au bureau pour obtenir des renseignements que j'ai appris à en connaître le

fonctionnement. En fait, en tant qu'étudiante et depuis quelques mois, en tant que jeune entrepreneure, je dois dire que l'OTIAQ me fournit de l'information pertinente lorsque j'en fais la demande, que ce soit pour obtenir une copie de contrat type ou des renseignements sur la tarification grâce à son dernier sondage sur le sujet.

J'espère qu'à l'avenir les étudiants seront plus présents au sein de l'Ordre puisque, ne l'oublions pas, nous sommes la relève!.

Josée Amesse

Réforme aux études supérieures en traduction à l'Université de Montréal

par David Beausoleil

AU COURS des deux dernières décennies, la traduction, comme on le sait, a connu un développement exceptionnel, tant sur le plan de la pratique (multidisciplinarité croissante de l'activité traduisante) que sur le plan théorique (essor de la traductologie). Dans ce contexte, il va sans dire que la nécessité d'offrir des programmes reflétant les nouveaux besoins du marché et de la discipline se fait pressante.

Ainsi, l'Université de Montréal propose dès la prochaine rentrée universitaire un diplôme d'études spécialisées en traduction, un nouveau programme de maîtrise en traduction et une nouvelle option, intitulée «traduction», au doctorat en linguistique.

L'ancien programme de prémaîtrise avait pour principal défaut d'être à cheval sur deux cycles, le premier pour le mineur, moyen détourné d'accéder aux études supérieures, le deuxième pour la prémaîtrise à proprement parler. Il présentait aussi l'inconvénient de ne pas être un diplôme terminal, ce qui était tout au désavantage des étudiants qui, après cette année d'études, décidaient de ne pas s'inscrire à la maîtrise.

Plusieurs possibilités au deuxième cycle

Pour remédier à ces défauts, l'Université propose aujourd'hui un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS), qui s'adresse surtout aux étudiants ayant déjà une spécialisation autre qu'en traduction, et voulant acquérir un complément de formation, et aux professionnels de la



traduction désirant se spécialiser. Le programme a donc la grande originalité de se situer dans un créneau encore peu exploité quant à la clientèle visée.

Quant à la maîtrise, qui n'a pas subi de modifications depuis 1974, sa révision s'inscrit dans la continuité de la suppression de la prémaîtrise et de la création du DESS.



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉLÉPHONE: 482-6751

- Transcription de cassettes micro, mini ou régulières •
- Spécialités: médical, technique, informatique, juridique •
- WordPerfect (modem) Télécopieur: 482-7572 •

Traduction
Josée Ouellet Simard, MBA

Membre agréée de la CPTIAQ

458, rue de Guyenne
Laval (Québec)
Tél. : (514) 663-8448

Finance, comptabilité, gestion, vérification, fiscalité, immobilier

Traitement de texte, éditique
Impression laser, postscript.
Rédaction, révision

Le nouveau programme a deux orientations : maîtrise avec mémoire et maîtrise avec travail dirigé facultatif. La première s'adresse aux étudiants qui envisagent une carrière dans l'enseignement ou dans la recherche et donc la poursuite de leurs études au doctorat. La deuxième est orientée vers l'intégration au marché du travail. Le programme se divise en quatre options : recherche, traduction spécialisée anglais-français, et français-anglais, et interprétation, suspendue temporairement.

Si la maîtrise actuelle accorde seulement 21 crédits à la recherche et à la rédaction d'un mémoire, elle en attribuera désormais 24. À l'inverse, le travail dirigé, devenu facultatif, ne comptera que pour 9 crédits contrairement à 15 à l'heure actuelle. Notons également que, pour être

admissible au programme, l'étudiant doit avoir obtenu une moyenne minimale correspondant à 3,0 plutôt que 2,7.

Un doctorat en traductologie

Enfin, comme suite logique de la maîtrise avec mémoire, dans laquelle la formation théorique a été sensiblement renforcée, le doctorat en linguistique - option traduction - accueille ses premiers étudiants l'automne prochain. Cette nouvelle option permettra aux étudiants de se spécialiser en traductologie et non en linguistique générale. Dans ce sens, le nouveau diplôme est le tout premier doctorat en traduction en Amérique du Nord et s'inscrit dans le cadre de la croissance phénoménale qu'a connue la traductologie et ses diverses sous-disciplines depuis les années 70. Les conditions d'établissement

du doctorat sont d'autant plus favorables que les groupes de recherche disciplinaires et interdisciplinaires de l'Université bénéficient déjà d'importantes subventions, ce qui prouve bien que les objectifs de formation et de recherche poursuivis dans le cadre du nouveau programme sont non seulement réalistes mais aussi justifiés.

En somme, les programmes modifiés et créés au deuxième cycle répondent à une forte demande et contribueront, espérons-le, au rayonnement au Canada et à l'étranger du département de linguistique et de traduction et de l'Université de Montréal. •

LE CONCOURS DE TRADUCTION

Ex æquo!

COMME nous vous l'avons promis dans le dernier numéro de *Circuit*, nous vous présentons les gagnantes du concours de traduction littéraire de cette année à l'Université de Montréal. Dans la catégorie version, les juges ont attribué le premier prix, ex æquo, à deux étudiantes en maîtrise de traduction: Martine Chapdelaine et Andrée Andrieu. La faible participation dans la catégorie thème a contraint les juges à ne pas se prononcer.

Les traductions gagnantes, accompagnées ici du texte de départ, un extrait de *The Catcher in the Rye*, ont été choisies par les juges, messieurs Alexis «Nous» Nuselovic et Denis Gauvin pour leur valeur d'adaptation, l'une québécoise, celle de Martine Chapdelaine, et l'autre française, celle d'Andrée Andrieu. Les juges ont toutefois regretté que l'adaptation ne soit pas allée jusqu'au changement des noms propres. Il aurait fallu adapter Luce et Whooton au contexte choisi par les participantes.

J'aimerais profiter de l'occasion pour remercier nos juges, messieurs Nuselovic et Gauvin, ainsi que madame Brenda Hosington et monsieur Robert Breuer, de leur précieuse contribution à cette activité étudiante.

Félicitations aux gagnantes, qui ont toutes deux remporté un prix de 200 \$. •

Frédéric Dean

Frédéric Dean est étudiant en maîtrise de traduction à l'Université de Montréal.

La traduction d'Andrée Andrieu

Sacré Luce. Quelle vedette! Il était censé être mon tuteur quand j'étais à Whooton. Mais tout ce qu'il faisait, c'était parler de sexe et tout ça, quoi, tard le soir quand y avait toute une bande de mecs dans sa piaule. Le sexe, il en connaissait un rayon, surtout les histoires très salaces et tout ça, quoi. Il nous racontait tout le temps des trucs abracadabrants sur des types qui baissaient des chèvres et sur d'autres qui se baladaient avec des culottes de fille cousues dans la doublure de leur chapeau. Des histoires de tapettes, de gouines... Luce connaissait toutes les tapettes et toutes les gouines des États-Unis. Tout ce que t'avais à faire c'était de mentionner le nom de quelqu'un, n'importe qui, et le Luce, il te disait s'il était pédé ou pas. Parfois, c'était difficile à croire que ces gens étaient pédés, gouines, tout ça, quoi, ... les acteurs et tout le gratin! D'après lui, certains étaient pédés et pourtant ils étaient mariés, rends-toi compte. Tu lui disais: «Jæ Blow, un pédé? Jæ Blow... tu déconnes! Ce baraqué? .. ce dur à cuire qui joue sans arrêt les bandits ou les cowboys?» Luce répondait: «oui monsieur». Il répondait toujours «oui monsieur». Il disait que ça faisait rien qu'un mec soit marié ou pas et que dans le monde, parmi tous les mecs mariés, la moitié d'entre eux étaient pédés sans même le savoir. •

Old Luce. What a guy. He was supposed to be my student Adviser when I was at Whooton. The only thing he ever did, though, was give these sex talks and aU, late at night when there was a bunch of guys in his room. He knew quite a bit about sex, especially perverts and all. He was always telling us about a lot of creepy guys that go around having affairs with sheep, and guys that go around with girls' pants sewed in the lining of their hats and all. And Bits and Lesbians. Old Luce knew who every flit and Lesbian in the United States was. Ali you had to do was mention somebody - anybody - and old Luce'd tell you if he was a flit or not. Sometimes it was hard to believe, the people he said were Bits and Lesbians and ail, movie actors and like !hat. Some of the ones he said were flits were even married, for God's sake. You'd keep saying to him, "You mean Joe Blow's a Bit? Joe Blow? That big tough guy that plays gangsters and cowboys all the time?" Old Luce'd say, "Certainly." He was always saying "Certainly." He said it didn't matter if a guy was married or not. He said !hat half the married guys in the world were flits and didn't even know it. •

Extrait de *Th. Catcher in the Rye*, de J. D. Salinger

Vingt ans après...

La plus grande partie de la vie se passe à faire, une grande part il ne rien faire et la totalité à faire autre chose que ce qu'il faudrait faire.

Sénèque (*Lettres à Lucilius*)

C'EST QUE pensait Sénèque il y a plus de deux mille ans traduit bien le sentiment que j'éprouve aujourd'hui quand je fais le bilan de mon passage à l'université. Vingt ans à étudier la traduction, c'est long, il faut bien l'avouer. Mais certaines lenteurs valent bien des empresses, comme dirait Kundera.

«Quand même, depuis le temps que vous usez les bancs de l'Université de Montréal, il doit bien vous en rester quelque chose?», me répondriez-vous, et vous

auriez raison. Oui, en vingt ans, j'ai effectivement appris des choses, mais celles que je suis parvenu à retenir ne sont pas celles qu'on pourrait croire. En réalité, la synthèse de mon parcours tient en un mot: humilité.

«Allons donc, vous voulez rire! Tant de temps passé à étudier et à pratiquer la traduction pour en arriver là! C'est de la fausse modestie.», rétorqueriez-vous. Mais là vous auriez tort.

L'humilité. Ces années d'études, outre la pratique du métier, m'incitent à conclure que c'est la qualité première que doit posséder le traducteur. Humilité face à soi-même (qui empêche de surestimer son talent), face à l'auteur (à qui il faut rester fidèle et devant qui il faut s'effacer), face au texte (qu'on doit aborder avec un cer-

tain trac, comme l'acteur devant le rôle à jouer), face aux destinataires (dont il ne faut pas sous-estimer l'intelligence) et face aux collègues (les traducteurs d'expérience savent que, dans le monde, la critique tatillonne l'emporte parfois sur l'essentiel).

Humilité également vis-à-vis des théoriciens de la traduction qui, ces dernières années, se sont taillé une place, légitime, aux côtés des tenants de l'enseignement pratique. Pour un praticien comme moi, formé à la traduction sur le tas, la fréquentation de la traductologie à l'occasion de mes études de maîtrise a nourri ma réflexion et m'a ouvert des horizons qui m'étaient jusque-là inconnus.

C'est bien peu, me direz-vous. Oui, peut-être, mais à mon avis, c'est déjà beaucoup. •

Serge Gagné

Des mots

Chronique dirigée par Nylda Aktouf

La traduction de Martine Chapdelaine

Le vieux Lucien... Quel bonhomme! Il était censé être mon conseiller pédagogique quand j'étais à Whooton. Mais en fait, tout ce qu'il savait faire, c'était parler de cul, le soir, avec une gang de gars qui se réunissaient dans sa chambre. Sur le sexe, il en savait pas mal, surtout sur les perversions et toutes ces affaires-là. Il nous racontait toujours des histoires tordues de gars qui faisaient des choses avec des moutons ou qui se promenaient avec des petites culottes de filles cousues dans la doublure de leur chapeau. Des histoires de même... C'est comme sur les fifs pis les lesbiennes. Le vieux Lucien était au courant de tout ce qu'il y avait comme fifs pis lesbiennes aux États. Tu lançais un nom - n'importe lequel - pis le vieux Lucien te disait si c'en était un ou pas. Des fois c'était dur à croire, le monde qui était censé être fif ou bien lesbienne. Des acteurs de cinéma, du monde de même. Il y en avait qui étaient mariés, cou'donc! Tu lui disais: «T'es sûr que Chose, là, c'est un fifi? Un gros gars de même, un toffe qui joue rien que des gangsters pis des cowboys?» Le vieux Lucien répondait: «Ouais!». Il disait toujours «Ouais!». Il disait que ça changeait rien qu'un gars soit marié ou pas. Il disait que la moitié des gars mariés dans le monde étaient des fifs pis qu'ils le savaient même pas. •

Quand la technique devient technologie!

Deux termes pas vraiment interchangeables, comment les distingue-t-on?

par Colette Jean-Marie

MA MÉMOIRE me joue encore des tours. Le texte à traduire sur l'autoroute électronique me regarde d'un œil étrange. Je connais peu le domaine, mais j'ai de la documentation sur le sujet. Mais où ai-je classé ces articles? Ah! si l'on pouvait visualiser ses dossiers, si l'on pouvait se «promener» parmi les classeurs et consulter tous ces écrits qu'on a conservés. Un accès instantané, un rêve un peu fou, une nouvelle technique, une nouvelle technologie.

Mais au fait, ces termes sont-ils synonymes? Dans l'usage, ils semblent interchangeables, mais recourent-ils la même réalité?

Poursuivons le rêve et examinons de plus près la situation. Devant moi apparaissent les classeurs qui contiennent mes dossiers de référence. Pour un peu, on pourrait croire que j'arpente le couloir de la réalité virtuelle de *Harcèlement*, le film

inspiré d'un roman de Michael Crichton. Le système m'indique que tous les renseignements se trouvent dans le classeur 3, tiroir T.

La première chemise s'ouvre devant moi: une page du *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* apparaît. Des mots clés me sautent aux yeux. «Technique»: procédés, connaissances scientifiques, produit. «Technologie»: étude, méthodes et procédés.

Une première hypothèse s'impose: la technologie serait l'étude de la technique. Mais, allons voir un peu plus loin. Je trouve, dans la deuxième chemise, deux longs articles tirés de l'*Encyclopædia Universalis*.

Simple confusion ou snobisme?

On y précise qu'il y a bel et bien confusion terminologique entre les deux termes. Une contamination «franglaise» et même un certain snobisme (après tout technologie est «plus noble, plus chargé de science, plus avancé» que technique) pourrait être à l'origine de la méprise.

Colette Jean-Marie est traductrice à la Compagnie de la Baie d'Hudson et membre du Comité des terminologues de l'OTIAQ

En réalité, la technique correspond à une «série d'actions qui comprend un agent, une matière et un outil ou moyen d'action sur la matière, et dont l'interaction aboutit à la fabrication d'un objet ou d'un produit».

Grâce à son savoir-faire, la technique invente un nouvel «objet». Sa valeur principale réside dans l'efficacité de son œuvre. Elle ne s'interroge pas sur les conséquences de sa création. Cette question relèverait plutôt de la technologie, son véhicule, car «enquêter, décrire, codifier,

expliquer, combiner, inventer, tels sont, diversement mêlés, les éléments constitutifs d'une "technologie"».

La technologie serait pour ainsi dire «la technique de l'usage calculé des techniques». Pensons à l'apparition des robots sur les chaînes de montage. Pour créer cette machine capable de remplacer l'homme, la technique doit tenir compte de nombreuses données scientifiques. Elle aura réussi si le robot est capable d'effectuer la tâche demandée. Mais, les employés congédiés, l'organisation du tra-

vail remaniée, l'importance de l'apport de l'intelligence artificielle dans notre société, toutes ces questions sont du ressort de la technologie.

Les autres chemises s'ouvrent l'une après l'autre devant moi et la situation m'apparaît de plus en plus claire maintenant.

Et l'autoroute électronique dans tout cela? Zut! je l'ai complètement oubliée. Parfois la technique, et le rêve, nous entraînent trop loin. Mais laissons donc à la technologie le soin d'examiner cette question! •

Des revues

Chronique dirigée par Bruce Knowlden

Language International (6,6) presents a feature article on United Nations Military Observer interpreters in Sarajevo. The story looks at the interpreters' important contribution to UN peace efforts in ensuring communication between the warring parties. These interpreters provide a vital service under extreme and dangerous conditions, including sniper activity and shelling- some have even been taken hostage. In the Profile of a Linguist section, LI features Professor Geoffrey Voght, a foreign-language teaching expert and organizer of the 14th annual conference of business language trainers at Eastern Michigan University.

LI reports on a project the Research Centre for Translation at the Chinese University of Hong Kong is coordinating, called "The self-reflecting mirror: Early 20th century Chinese translations of Western literature." The objectives of this project are "to identify all classical translations into Mandarin Chinese before 1921," and to promote the study of these translations. The Lexicography section reports on a survey of users of specialized printed dictionaries. The survey compared the expectations and experiences of users with the practices and policies of authors and publishers. This section also has an article on the latest Euralex conference held in Amsterdam. Questions addressed at the conference included the link between theory and practice, the use of dictionaries, and new orientations taken by dictionary makers and users.

The Language Planning section looks at community interpreting in relation to the growing problem of populations whose first language is not the official language of the country they live in, and announces a conference in Toronto on

June 1-4, 1995, to discuss the question. LI also reports on the creation of the European Union of Associations of Translation Companies, which will represent translation companies in dealing with European institutions. The organization will also aim at setting operation standards for companies, and norms for training, qualification and entry to the profession.

O

The theme of the current issue of Terminology Update/L'Actualité terminologique (28,1) is Linguistics and Law. The first article discusses the role of ritual in law, highlighting the ancient conception of law as something magical and religious. Two vocabularies are presented in the second article: the *Vocabulary of the Common Law. Volume VI. Shipping Law*, published by the Centre de traduction et de terminologie juridiques of the Université de Moncton, and the new *Lexique législatif de droit pénal*, the latest dictio-

Language International



nary put out by the University of Ottawa's Centre for Legal Translation and Documentation. The legal concept *banc* is dealt with in an article by the Association des usagers de la langue française.

O

Le premier numéro de 1995 de la revue Les Langues Modernes (89,1) est consacré à la traduction. Ce qui est proposé, c'est

un ensemble de contributions sur la traduction comme exercice, ou, si l'on veut, l'exercice de (la) traduction. Il est question, entre autres, de la «didactique complexe», où la traduction doit avoir une place, mais une place qu'il convient de définir en fonction des situations d'enseignement, et non plus en vertu de principes trop généraux imposés dogmatiquement. On discute également de la traductologie et de la didactique de la traduction, domaines très actifs où beaucoup reste à inventer. Deux auteurs explorent chacun un aspect spécifique de l'exercice de la traduction : l'un nous explique les problèmes que pose la traduction-transposition des noms propres et des références culturelles de *Gatsby le Magnifique*, dont il a récemment donné une nouvelle version. L'autre s'intéresse en linguistique à la traduction-équivalence de l'aspect *BE+ING*, dont il montre qu'elle peut mener à une réflexion fructueuse sur l'une et l'autre langue. Enfin, deux responsables de la formation des futurs traducteurs nous éclairent sur les tenants et aboutissants de ce métier. Les deux enseignants, l'un de la traduction littéraire et l'autre de la traduction technique, expliquent tour à tour comment les candi-dats sont recrutés, l'entraînement qui leur est offert et les débouchés qu'ils peuvent espérer.

O

Circuit tient à souligner la parution de deux publications importantes dans le monde de la terminologie. Il s'agit d'une nouvelle édition de l'Inventaire des travaux de terminologie récents (1990-1993) publié par le Réseau international de néologie et de terminologie. Par ailleurs, le Comité pour la terminologie et la documentation de la FIT vient de publier son Répertoire «Terminologie». Cet an-

nuaire cherche à favoriser les contacts à l'échelle mondiale, à encourager la création de réseaux ou de partenariats en vue de projets communs et à éviter une duplication d'efforts en recherche terminologique, par exemple.

D

META (4°,1) célèbre son 40e anniversaire. Dans ce numéro, on nous propose quelques principes de lecture critique des articles et autres textes de recherche en traductologie. Un autre article délimite la période de la colonisation française en Afrique du Nord et explique comment elle s'insère dans le déroulement du processus colonial, puis fait le portrait des interprètes et des traducteurs qui y ont participé et définit leurs champs d'action et leurs rapports avec le pouvoir.

Il est question, aussi, des deux extrêmes entre lesquels se trouve la majorité des théories de la traduction : la fidélité excessive qui tente de rendre le traducteur invisible pour le lecteur, et la recreation où le traducteur refait le texte de départ selon sa propre vision. L'auteur discute des principales questions d'intérêt pour la théorie de la traduction et ensuite reprend ces questions en contexte, c'est-à-dire en examinant la traduction d'un des principaux textes de l'Équatorien José de la Cuadra : *Los Sangurimas*.

Dans le contexte de l'adaptation théâtrale au Québec, on nous propose un modèle d'analyse descriptive approprié au texte dramatique ; puis on y traite des rapports que la traduction théâtrale entretient avec le système littéraire qui l'accueille et l'ensemble socioculturel dont il fait partie.

Selon un compte rendu d'une étude dans le domaine de l'interprétation, qui essayait d'établir dans quelle mesure l'attention peut être focalisée soit sur le message de départ, soit sur le message d'arrivée, il semble que, pour les interprètes chevronnés, le choix d'une stratégie par rapport à une autre se fait inconsciemment et automatiquement.

La conclusion d'une étude des phrases « existentielles » dans la traduction arabe-anglais établit que l'anglais fait un usage plus important de phrases existentielles et les deux langues diffèrent dans leur vision du monde, une situation étant souvent envisagée par l'anglais comme un état, alors que, pour l'arabe, elle est un événement.

À partir de l'étude des résultats d'un examen de traduction - anglais-arabe, cette fois-ci -, un autre auteur démontre qu'un traducteur professionnel doit prendre un grand nombre de décisions afin de

produire un équivalent traductionnel, et que celles-ci sont souvent ignorées par les apprentis traducteurs qui, en général, se limitent à leurs dictionnaires pour trouver des solutions.

À partir d'une recherche sur la traduction publicitaire anglais-arabe, l'auteur d'un autre article évalue le degré de connaissance des étudiants concernant les contraintes de registre et les connaissances schématiques sous-tendues par l'arrière-plan culturel du texte de départ.

En Afrique maintenant, un collaborateur se penche sur les principaux outils linguistiques utilisés par un grand nombre de langues africaines pour la désignation des référents techniques ou semi-techniques. Il s'agit surtout de la translittération, de la traduction, ainsi que des formules paraphrastiques et périphrastiques traduites.

Enfin, un autre auteur étudie quatre prépositions locatives anglaises (*in, on, at, over*) et leurs traductions espagnoles afin

de découvrir lesquelles sont les plus usitées en anglais, dans un contexte technique et scientifique; elle analyse ensuite les traductions espagnoles possibles de ces prépositions au niveau syntaxique et leur utilisation en contexte selon leur prototypicité.

D

In addition to covering the internal business of the Literary Translators' Association of Canada, the March issue of *Transmission* (14,1) gives us a brief look at the finalists for the Governor General's Literary Awards and a report on LTAC's participation in the *Salon du Livre de Montréal*. There is also news from the west and an article on *Translit 1994*. A Public Lending Right report will also be of interest. •

Many thanks to contributor Benoit ŒueUetre.

NDLR : Dans notre dernier numéro, nous avons publié dans cette chronique une photographie de Bernard Quemada. Elle était extraite du numéro 39,4 de META, consacré à ce grand observateur de la langue française. Nos excuses à la direction de META pour cette omission.

Pages d'histoire

Série coordonnée par Pierre Cloutier

Jacques Vingtras : la Commune à la recherche de son traducteur

Plus de cent ans après leur parution, les romans de Jules Vallès restent mal connus en traduction. S'agit-il d'une retombée de leur longue exclusion de l'institution littéraire française?

par Donald Bruce

LES MÉCANISMES d'exclusion qui sont à l'œuvre dans une culture opèrent pour définir ce qui est acceptable, c'est-à-dire ce qui est dicible, lisible, et compréhensible à un moment donné. Comme Pierre Macherey l'a abondamment démontré il y a longtemps, souvent les « absences significatives » nous en disent plus long sur une problématique que ne le font les « présences évidentes ». Que ces mécanismes d'exclusion soient fonctionnels se voit très clairement dans la constitution du corpus des textes jugés « acceptables » à l'intérieur de l'institution littéraire.

Donald Bruce est professeur au Department of Romance Languages de l'université de l'Alberta. Il a terminé la traduction anglaise de *L'Enfant*, de Jacques Vallès, dont la publication est prévue pour un proche avenir.

Les processus de canonisation qui octroient à un texte le droit d'entrée dans la République des lettres se cachent le plus souvent derrière des présupposés inscrits dans l'institution littéraire et même largement acceptés par le public lisant. Agissant le plus souvent de manière subtile, mais parfois brutale, les pratiques d'exclusion qui définissent le centre et la périphérie des champs culturels ne dérivent pas d'un « complot » quelconque dont le but est de tenir à l'écart certains auteurs ou certains textes trouble-fête. Pourtant, ce n'est pas non plus tout à fait par hasard que ces exclusions ont lieu : les présupposés, les

1. La notion d'« absence significative » est développée par Macherey dans une analyse d'orientation marxiste devenue classique. *Pour une théorie de la production littéraire* (Paris, Maspero, 1966). Voir surtout le chapitre 15, « Le dit et le non-dit ».



Photos Col Siro-Angel - Éd. R. Laffont

clichés, et les valeurs véhiculés par les discours dominants sont bien ancrés dans la culture officielle et même populaire (cf. les *Mythologies* de Barthes) et, effectivement, rendent « invisibles » certains textes.



L'histoire nous offre l'exemple flagrant des écrivaines : est-ce à cause d'une conspiration que les bibliothèques contiennent si peu de textes écrits par les femmes du passé ? Pour ne prendre qu'une période assez récente, à part George Sand, les textes de Flora Tristan, Jeanne Derooin, Louise Michel, Marie d'Agoult et de nombreuses autres écrivaines du XIX^e siècle existent à peine dans le corpus littéraire ou même paralittéraire. On se demande pourquoi. Ce processus fonctionne également par rapport à d'autres « marginalisés », et les pratiques d'exclusion, le plus souvent inconscientes, se répètent dans d'autres cultures au moyen de la traduction.

Un déclassé

Journaliste, romancier, membre de la Commune de Paris (1871), anarchiste, et finalement exilé, Jules Vallès (1832-1885) est un des rares écrivains à laisser des traces littéraires de l'expérience de la Commune. Ses romans (la trilogie *Jacques Vingtras* : *L'Enfant*, 1879 ; *Le Bachelier*, 1881 ; et *L'Insurgé*, 1885) décrivent le mûrissement de la révolte des classes sous le Second Empire, surtout chez un jeune intellectuel tiraillé entre ses origines paysannes et sa promotion par l'éducation dans la bourgeoisie : la tension idéologique qui en résulte trouve son assouvissement dans la Commune. Cette révolte se manifeste dans une conscience aiguë du

rôle politique des institutions culturelles et du savoir humaniste qu'elles dispensent. Ceci se présente non seulement dans le contenu explicite des romans mais également dans la manière dont le héros retourne les instruments de son savoir bourgeois contre les institutions qui l'ont formé et qui ont assuré son acculturation comme jeune bachelier (« Je forgerai l'outil, mais j'aiguiserai l'arme qui t'ensanglantera », est la menace proférée par Jacques à la fin du *Bachelier*). Voilà ce qui est à la longue encore plus dangereux que les armes à feu. En dépit de multiples éditions populaires et savantes au cours des années, ce n'est que très tardivement

que la trilogie ou les autres textes de Vallès entrent dans le corpus lycéen en pays francophones. Comme le signalent entre autres Michel Tournier, Jean-Pierre Richard, Henri Guillemin, Walter Redfern et Roger Bellet, l'étude des principaux manuels, anthologies, et histoires littéraires employés depuis le début du XX^e siècle (de Lanson jusqu'à Lagarde et Michard) révèle que le nom de Vallès en est exclu ou s'y trouve réduit à l'insignifiance avant les réformes de 1968. Est-ce un accident regrettable ?

Que cette situation se prolonge pendant si longtemps a de quoi étonner tout lecteur des romans de Vallès ainsi que tout historien de la traduction : des auteurs du XIX^e siècle aussi disparates que Daudet et Lautréamont sont abondamment traduits en d'autres langues, tandis que Vallès ne l'est pas. La marginalisation idéologique et la délégitimation de ces romans dans l'appareil éducatif français jusqu'aux années 1970 a pour retombée interculturelle la carence de traductions en langues étrangères (sauf dans les pays socialistes). Ce retard sélectif constitue un indice important de la manière dont la formation du corpus « canonisé » à l'intérieur d'une culture recèle des conséquences pour l'image qu'on s'en fait à l'extérieur au moyen de la traduction.

La dépendance traditionnelle des enseignants non-francophones envers les manuels, anthologies, histoires littéraires, etc. produits en France ne mène finalement qu'à la répétition à distance du même geste d'exclusion qui a longtemps dominé la France dans le cas de Vallès : c'est ainsi que les mécanismes d'exclusion de l'Hexagone se répètent dans d'autres contextes culturels.

Vers la traduction de la Commune

Ce n'est qu'après 1968 que quelques éparses traductions ont été réalisées, pour la plupart par les petites maisons d'édition : les grandes entreprises ne semblent pas s'y intéresser. Par exemple, il y a la traduction allemande de la trilogie et d'un texte mineur en 1980 (publiées par les maisons d'édition de gauche, Zweitausendeins et Nautilus Nemo Press) et de *L'Enfant* en 1982 (Rowohlt); *L'Enfant* et *Insurgé* (1984, 1989) ont été également traduits en espagnol une fois par deux petites maisons (Coll. Libro amigo, Barcelone; Bibl. del Pueblo, La Havane); et un texte mineur a été traduit en italien (r980, Tasco). Pour ce qui est de l'anglais, Sandy Petrey a publié une traduction de *Insurgé* en 1971 (dans une série mineure chez Prentice-Hall qui avait quand même pour but de publier des textes « oubliés »), mais la trilogie reste toujours inconnue en anglais et ne trouve pas encore de place dans les séries importantes d'œuvres françaises traduites en cette langue (par exemple, Oxford World's Classics). La question se pose donc : pourquoi ces textes sont-ils si mal représentés en traduction ? Est-ce simplement l'effet du hasard ? Est-ce un complot ? Les raisons sont surtout d'ordre idéologique : l'orientation anarchiste de Vallès y est pour quelque chose, mais c'est surtout sa critique pénétrante des appareils idéologiques d'État (les écoles) et de l'oppression politique exercée par la culture humaniste bourgeoise qui ont eu pour effet, pendant longtemps, de le bannir effectivement du corpus français en pays francophones. Par suite, faute de représentation dans le système littéraire officiel, les écrits de Vallès restent « invisibles » aux cultures étrangères, sauf pour quelques experts de littérature française. Tout comme les textes des écrivains du passé, ceux de Vallès « ne méritent pas » notre attention, ni comme lecteurs ni comme traducteurs : le fait que ces textes « n'ont pas de place dans le corpus accepté actuel en est la preuve » - à ce qu'on dit.

Ce n'est que depuis les années 1970 que Vallès commence à paraître dans les manuels et les anthologies de littérature française du XIX^e siècle, à être enseigné et à attirer l'attention des traducteurs. Le rôle de la traduction dans les rapports interculturels est fort complexe et loin d'être neutre : la quasi-absence des textes de Vallès en langue étrangère est un signe de la complicité inconsciente de la traduction dans les mécanismes d'exclusion culturelle. •

Claude Bédard : le Glenn Gould de la TAO

Claude Bédard, artiste? Sans aucun doute. Personne ne sait parler métier avec autant de passion ni explorer les rouages de la traduction avec autant de perspicacité que ce virtuose, qui manie langue et technologie avec une aisance déconcertante. Claude Bédard, sportif? Absolument! 1/ faut le voir, sur un court de tennis, réussir une volée du revers devant le filet, à la façon des grands champions. Circuit a voulu en connaître plus sur ce personnage original, intellectuel, et même peut-être un peu iconoclaste.

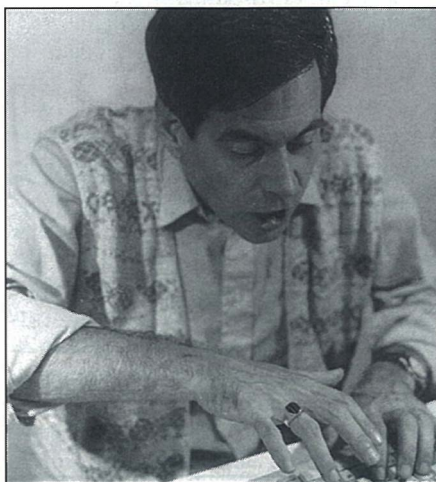
propos recueillis par François Lanctôt

TRADUCTEUR technique en exercice depuis 1974, Claude Bédard s'est d'abord fait connaître par bon nombre d'articles sur le sujet, notamment dans *Entre Nous* (1978-1982), bulletin dont il a été avec André Senécal le corédacteur, puis dans *Circuit*. Il a par la suite publié *La traduction technique: principes et pratique* (1986) et *Guide d'enseignement de la traduction technique* (1987). Après quoi, il s'est lancé avec non moins d'énergie dans une carrière parallèle de traducticien, publiant notamment deux dossiers dans *Circuit* (décembre 1987 et septembre 1990). Depuis plusieurs années, il développe un logiciel d'aide à la traduction, qu'il a baptisé ATAQ.

Circuit: Parmi vos réalisations, à laquelle êtes-vous le plus attaché?

Claude Bédard : J'hésite entre ATAQ et mon livre sur la traduction technique. En fait je ne devrais pas hésiter, c'est le livre (que j'aurais aimé appeler *Comprendre la traduction technique* - j'ai découvert ce titre une semaine avant la parution, trop tard!). J'ai vraiment mis mes tripes dans ce livre: il m'a fallu quatre ans pour l'écrire, et cinq versions successives. C'était vraiment une oeuvre de pionnier; et je me suis souvent senti très seul et intimidé devant l'énormité de la tâche. Sans les encouragements et le soutien d'André Senécal, qui a cru à cet ouvrage dès qu'il en a lu les premières ébauches, j'aurais peut-être laissé tomber.

Ce livre a été pour moi une aventure intellectuelle extraordinaire. Tout était à découvrir, tout. Il fallait « créer de la lumière », et non simplement réaliser une synthèse de choses connues. Il existait peu de documents valables sur la traduction



technique, et la plupart restaient à la surface des choses, loin de la réalité vécue. C'est très difficile de théoriser à partir du concret, sans rien sacrifier au confort des généralités. C'est justement ce que je voulais faire, élaborer une théorie de la traduction technique qui tienne compte des réalités professionnelles - jusque dans ce qu'elles ont d'indésirable, de décevant. Par exemple, les textes à traduire sont mal écrits, le vocabulaire technique est bordélique : c'est peut-être regrettable, mais ça fait partie du jeu, la théorie doit en tenir compte, ou alors elle n'aide pas à vivre, elle est stérile.

C. : Vous ne semblez pas un enfonceur de portes ouvertes.

E. B. : De fait, je n'aime pas faire comme tout le monde, ça ne m'inspire pas. Ce qui me fait saliver, c'est quand je découvre un besoin non comblé. Besoin de comprendre, d'automatiser... J'ai un flair pour les besoins orphelins, on dirait. *Entre Nous*, c'était ça avant tout. Un projet que je n'ai pas mené à terme et qui dort dans mes archives, c'est un diction-

naire portant sur tous les mots techniques courants mais dont le sens exact et le potentiel d'utilisation nous échappent. C'est très costaud comme travail, car les dictionnaires, même les plus pointus, vous laissent tomber dès que vous cherchez des précisions - d'où l'intérêt justement!

C. : Travaillez-vous à un ouvrage sur la TAO?

E. B. : Non, ça n'est plus dans mes motivations. J'ai bien dans mes cartons une ébauche de livre sur la traduction automatique (TA), qui date de 1988, et dans laquelle j'ai largement puisé pour mes cours à Concordia. Mais la motivation n'y est plus. Écrire un livre, pour moi, c'était un peu comme vouloir sauver l'humanité. J'ai fini par comprendre que l'humanité ne m'en demandait pas tant.

E. : Philosophe?

E. B. : Question de survie! Je ne pouvais pas soutenir longtemps encore la tension intellectuelle que je m'étais imposée. Mon énergie n'est plus ce qu'elle était, et j'en suis venu à accepter que plusieurs projets que j'ai en tête ne se réaliseront jamais... à moins que je parvienne à en transmettre le goût à d'autres.

C. : Comment êtes-vous venu à la TAO?

E. B. : C'est une longue histoire. C'est en 1975 que j'ai eu la piqure; par un hasard étonnant, j'ai fait partie d'une équipe chargée par le Bureau de la traduction d'étudier les performances du système Systran. Par la suite, en 1982, le cabinet De Vienne, Forgues et Associés (mon employeur à l'époque) a acquis le système TSS d'ALPS (l'ancien nom d'Alpnet). J'ai compris à cette époque que la technologie peut être mal adaptée à la tâche, et aussi que les *méthodes de travail* doivent prendre la relève. Puis en 1986 j'ai travaillé avec un utilisateur Logos. En 1987, La langagerie m'a engagé comme consultant - et là, je suis vraiment tombé dans la marmite! En 1989, je suis allé travailler trois mois dans un centre de recherche en TA, une expérience qui m'a beaucoup marqué... Et j'en passe. Au total, j'ai eu vraiment beaucoup de chance.

Par la suite, j'ai « décroché » de la TA. La recherche piétine dans des paradigmes qui laissent bien voir leurs limites, les performances des systèmes commerciaux

n'évoluent guère, et les traducteurs - moi le premier - attendent toujours une aide concrète. J'ai fini par perdre patience; j'ai d'ailleurs écrit un article là-dessus à mon retour du MT Summii IIII. Je reviendrai probablement à la TA d'ici dix ans, et je ne crains pas d'être dépaycé... c'est dire.

C. : D'où l'idée de créer ATA.O.

C. B. : À ma sortie de La langagerie, je commençais à déchanter de la TA, et j'ai commencé à développer mes propres outils de TAO - grâce au langage *GramR*, auquel John Chandioux a bien voulu me donner accès. C'est à cette époque que j'ai eu l'idée de la prétraduction. Qu'un texte «franglais» se travaille mieux qu'une mauvaise traduction, c'est une découverte assez étonnante, qui m'en a appris beaucoup sur l'utilité des choses pour le traducteur.

En somme, le fait d'avoir approfondi d'une part le côté artisanal de la traduction et d'autre part ses aspects mécanistes crée dans ma tête un cheminement souterrain qui, j'espère, débouchera un jour sur une synthèse quelconque. On peut toujours rêver.

C. : Vous êtes passionné de technologie...

C. B. : Là, je vais peut-être vous surprendre. Je n'ai pas la télé. Je ne sais pas me servir de ma carte de guichet automatique. Je n'ai jamais joué à aucun jeu sur

ordinateur, et pourtant j'ai des Macintosh depuis 1986! Je me suis abonné à «l'info-route», mais presque à contrecœur, et uniquement à des fins professionnelles. Le travail terminé, j'éteins tout. Rien ne vaut une bonne promenade, un bon livre, un bon disque.

C. : Côté musique, il est révélateur que votre musicien favori soit Glenn Gould.

C.B. : Je n'aime pas forcément tout ce qu'il fait. Je ne suis un incondicional de personne - et d'ailleurs je me méfie des incondicionnels. Mais Glenn Gould a cette chose unique (surtout dans certaines

pièces de Bach) qu'il sait créer un éblouissement purement musical - une émotion très forte, mais sans sentimentalité si l'on peut dire. Je ne connais aucun autre interprète qui m'ait fait cet effet-là.

Glenn Gould est aussi un personnage profondément original, qui sort des sentiers battus, qui suit ses propres intuitions jusqu'au bout, qui apporte quelque chose de nouveau, d'irremplaçable. Et j'ose voir en lui un lointain cousin. •

1. «Traduction automatique: y a-t-il un traducteur dans la salle?», *Circuit*, septembre 1991, pp. 30-31.

Même assistée par ordinateur, la traduction ne perd rien de sa complexité.

(...) Mais si l'on résume ces différents apports, il faut bien en convenir: les systèmes de TA (traduction automatique) ne font que la partie facile du travail. Tout le reste est à la charge du traducteur.

Intéressons-nous maintenant à ce que la machine ne fait pas - c'est-à-dire la partie difficile du travail du traducteur. (...) Toutes ces opérations, on le sait bien, sont souvent chronophages et exigent de la part du traducteur un savoir et une expérience qui prennent des années à acquérir. Pourquoi, alors, devient-il nécessaire de le rappeler ici? Parce que dès qu'il est question de TA, on a soudain la tentation de réduire la tâche à accomplir à ses aspects mécanistes, à en minimiser la difficulté; et pourtant, ne l'oublions pas, ce n'est pas parce qu'on mécanise le processus qu'on le simplifie!

Extrait de : «La prétraduction automatique (PTA) : un pas en arrière dans la bonne direction?», *Actes du colloque Les industries de la langue, perspectives des années '90*, OLF/SfQ, Montréal, 1991, pp. 437-9.

Des techniques

Chronique dirigée par Diane Normand

L'automatisation: faut-il y croire?

L'automatisation de certaines tâches connexes à la traduction peut être un bienfait. Il faut cependant savoir où s'arrêter.

PARC JURASSIQUE, triomphe de l'ordinateur en matière d'image de synthèse. Eh oui, de toutes parts nous voyons l'informatique automatiser les tâches, se substituer au savoir-faire humain. Et nous alors, traducteurs, pour qui le traitement de texte représente souvent la pointe du progrès, sommes-nous en passe de devenir les dinosaures de la nouvelle société de l'information? Les progrès irrésistibles de l'automatisation se heurtent-ils chez nous à une résistance occulte, bornée, coupable?

Premièrement, il faut dire que la presse grand public est d'une crédulité remarquable en la matière, toujours prête qu'elle est à répercuter les déclarations

triomphalistes des ordinocrates - lesquelles ne sont au mieux que des demi-vérités. Et pour cause : rien de plus propice à des titres-chocs, à de ronflantes entrées en matière (relisez mon paragraphe précédent)... Mais la réalité vécue est toujours plus ordinaire.

Par ailleurs, il est certain que, traducteurs ou autres, nous résistons tous au changement. Mais notre résistance n'est pas simplement le fait d'un atavisme suspect : il y a aussi de «bonnes» raisons pour résister à la TAO. Ces raisons ne suffisent pas à justifier l'inaction, mais sont instructives pour qui, justement, veut avancer sans trop trébucher dans la voie de l'automatisation.

Côté traduction :
le postulat de Saint-Jérôme

Rappelons en quelques mots que la traduction est une activité artisanale, circulaire et d'envergure réduite.

Artisanale. Le langage humain est un outil de communication fort imparfait - et ce, même dans les domaines de spécialité. Il importe de comprendre puis de recentrer sans cesse le message par d'innombrables réajustements, sans quoi celui-ci échappe au pouvoir des mots, qui perdent alors toute efficacité.

Dans cette partie de cache-cache dans laquelle les mots sont autant une ressource qu'une nuisance, on a grand besoin

Ce qui marche: les aides bureautiques à la traduction

Certains outils offrent une aide indiscutable, et leur utilisation a commencé à se répandre. Il s'agit - outre le traitement de texte - d'outils très périphériques à la tâche du traducteur.

Le fichier terminologique informatisé (Termex, Édibase, Proterm, FileMaker...) offre une double utilité par rapport au fichier carton :

- l'effort de classement des fiches disparaît;
- l'interrogation devient très performante, dans la mesure où elle n'est plus asservie au début du terme.

L'utilité des banques de terminologie (Termium, BTQ), surtout en version DOC, se passe de commentaire.

La recherche dans un texte est une aide dont les traducteurs commencent à saisir l'intérêt. Il s'agit par exemple de chercher dans un ensemble de textes déjà traduits la présence de tel ou tel terme (les principaux traitements de texte offrent déjà cette fonction), quitte ensuite à trouver manuellement l'équivalent déjà employé. Cette dernière opération pourrait être simplifiée par la technique du bitexte qui, dans sa forme la plus simple, consiste à entrelacer phrase à phrase un texte et sa traduction dans un même document.

L'emploi du modem, au départ un peu rebutant, s'avère très utile au traducteur pour recevoir et livrer son travail; cela permet souvent d'élargir la fenêtre de temps disponible pour la traduction.

du jugement, du discernement humains - et encore, de la meilleure cuvée, car il y a les bons et les mauvais traducteurs. Cette partie du travail est difficilement automatisable. En outre, il restera toujours le contrôle du résultat (la révision), opération forcément artisanale et chronophage.

Cette composante artisanale impose donc un plafond à l'aide qu'on peut attendre de l'automatisation en traduction.

Circonstancielle. Contrairement à la croyance populaire, chaque dossier de traduction présente une situation différente, ce qui fait que tel outil, en lui-même valable, n'est pas utilisable directement (il faudrait l'adapter, lui ou les données qu'il contient) ou perd une partie de son utilité.

D'envergure réduite. Le plus souvent, un dossier de traduction se limite à quelques milliers de mots. Le temps de mettre en batterie l'outillage informatique, le

Ce qui peut marcher: le rappel automatique et la lecture optique

Dans certaines situations, il est intéressant de rappeler automatiquement les phrases déjà traduites. C'est le principe de la mémoire de traduction, mis en œuvre par TSS d'Alpnet puis par TM/2 d'IBM.

Le rappel de vocabulaire offre un intérêt évident, tant pour le gain de temps de consultation que pour l'uniformité du vocabulaire. On distingue deux techniques :

- rappel dans une fenêtre extérieure au texte (TM/2, TSS) ;
- rappel à même le texte (prétraduction automatique).

L'emploi du lecteur optique se répand peu à peu, à mesure que les prix baissent et que les performances s'améliorent. Toutefois, la qualité du résultat, ainsi que le temps nécessaire pour l'obtenir, dépendent encore de plusieurs facteurs, notamment la présentation du texte original et l'habileté de l'utilisateur.

délai serait dépassé, le budget défoncé. À l'opposé, pensons à l'équipe d'ingénieurs chargée de construire un pont, de réaliser un nouveau modèle de voiture : délai de plusieurs années, budget colossal...

En somme, la traduction est une activité dont l'automatisation apparaît comme problématique tandis que son exécution manuelle va de soi dès qu'on dispose de main-d'œuvre qualifiée.

Côté automatisation :
le théorème de Bédard

Mais la nature de la tâche à automatiser n'est pas seule en cause : l'automatisation elle-même n'est pas un bienfait sans mélange. C'est ainsi que le plus sûr moyen de passer à la postérité m'a semblé être de lui léguer le théorème suivant :

« Chaque solution d'automatisation amène avec elle de ∞ à N problèmes. Cette règle est récursive à l'infini. »

Le nombre de problèmes étant redéfini à chaque récursion et pouvant être nul, on peut espérer l'extinction éventuelle de la spirale descendante des sous-problèmes. Toutefois, la taille de l'ensemble des solutions apportées aux sous-problèmes peut venir à dépasser la taille du problème initial.

À la notion de « problème », on peut substituer la notion de « tâche » : chaque tâche abolie crée un certain nombre de tâches secondaires. Or, faute d'arriver à automatiser ces nouvelles tâches, on peut

Ce qui ne marche pas: la traduction automatique

La traduction automatique (TA) est une vague qui vient régulièrement battre nos rivages, au rythme des offensives de marketing des systèmes commerciaux. Pourtant, les performances de ces systèmes, dans l'ensemble, n'évoluent guère avec le temps; ce piétinement devrait se poursuivre d'ici l'an 2000. Au vu des performances actuelles, les gains de productivité qu'on peut escompter sont un tantinet illusoire³, car ce que la TA donne d'une main (produire des phrases toutes traduites avec un vocabulaire très uniforme), elle le reprend des deux (sic) autres:

- Ces phrases comportent un taux variable de charabia, tant syntaxique que lexical, qui apporte un surcroît de travail au traducteur.
- La TA exige un investissement préalable en argent et en ressources (voir le « syndrome de la galère » dans l'article principal).

se retrouver débordé par la quantité de travail ainsi créée. Ainsi, en TAO, il arrive souvent que:

- tel outil vous apporte une certaine aide, puis en aval vous laisse à vous-même dans une position peu confortable;
- tel autre outil vous promet une certaine aide, mais exige en amont des ressources qu'il faut créer manuellement.

High-tech ou low-tech?

À la lumière de ces observations, je distinguerais deux approches d'automatisation:

- L'approche ambitieuse, ou *high-tech*, qui fait appel à des outils complexes, perfectionnés et promettant de forts gains de productivité. Toutefois, cette approche donne généralement lieu à ce que j'appelle le « syndrome de la galère » (d'après l'expression « s'embarquer dans... ») : ces outils exigent des investissements appréciables (et en partie imprévisibles) en argent, en temps et en efforts; pendant la période d'implantation, le théorème de Bédard joue à plein, et l'on risque de défoncer le budget ressources initial. Par ailleurs, en supposant que l'outil se comporte comme prévu, les résultats ne seront peut-être pas à la hauteur de l'investissement - pour des raisons imputables cette fois au postulat de Saint-Jérôme.

- L'approche modeste, ou *low-tech*, dont les outils sont plus simples et moins performants, mais aussi moins gourmands

en ressources, plus prompts à produire des résultats exploitables et probablement plus tolérants aux situations imprévues. Toutefois, le maniement de ces outils demande souvent une certaine dose d'inventivité personnelle.

Un apprentissage nécessaire

Il existe malgré tout de bonnes raisons pour nous engager sur la voie de la TAO - en prenant bien soin, pionniers que nous sommes, de ne pas y laisser notre chemise. De plus en plus, en effet, le traducteur travaille avec un système de vocabulaire imposé par le client ou qui doit demeurer uniforme dans l'ensemble du dossier. Par ailleurs, il se présente de plus en plus de dossiers de traduction de grande envergure, qu'il est facile de gâcher faute de méthodes de travail rigoureuses alliées à une technologie pertinente.

Pour réussir le difficile accostage entre la situation de traduction (toujours changeante) et les outils technologiques (encore mal maîtrisés), nous nous devons d'acquérir un savoir-faire, basé sur l'expérience concrète, qui nous amènera à redéfinir nos méthodes de travail... Le

tout entre deux séances de dictaphone, il faut bien vivre! •

Claude Bédard

1. Claude Bédard, *La traduction technique : principes et*

pratique Linguatex, '986, 254 pages.

2. Pierre Cloutier, «Pour trouver une aiguille dans la botte de foin », *Circuit*, mars '99', pp. 26-27.

3. Claude Bédard, «La précaution automatique, outil de productivité et d'évolution professionnelle», *Meta*, décembre '992, pp. 738-760.

Le théorème de Bédard au quotidien

Le but: traduire un texte avec l'aide d'un système de TAO

Pour ce faire...	Créer un lexique
Pour ce faire...	Dépouillement assisté par ordinateur
Pour ce faire...	Courir après la version électronique
Celle-ci est formatée en Ventura, alors...	Éliminer le formatage du texte
On n'a pas Ventura, alors...	Faire déformater par un collègue équipé de Ventura
On envoie par modem...	Résoudre des difficultés de connexion et de transfert
Au retour, on constate que Y:ventura a laissé des codes de formatage ASCII, alors...	Éliminer ces codes du texte
Pour ce faire...	Programmer une macrocommande
Mais la macrocommande déconne, alors...	Déboguer la macrocommande
Pendant qu'on s'acharne...	L'éditeur de macro plante
On redémarre en oubliant la disquette, alors...	«Non-System Disk or Disk Error...»
D'un geste nerveux, on enlève la disquette...	...renversant sa tasse de café sur le clavier, etc.
Bilan provisoire: on n'a toujours pas le texte ASCII propre qui nous permettra (le faire un dépouillement qui nous permettra de créer un lexique qui...	

Des livres

Chronique dirigée par Betty Cohen

Tous les chemins mènent au CD-ROM

par Sylvie Leblanc

• 260 000 pages de textes, tous les volumes de l'*Oxford English Dictionary*, ou encore cinq années de textes du quotidien *La Presse*.

• Un accès rapide à une masse importante d'information.

• Des possibilités de repérage supérieures.
• Un coût de consultation moindre pour les bases de données et, surtout, la possibilité de les explorer à sa guise, sans le stress du compteur qui tourne.

Tout ça, c'est le CD-ROM.

Mais toutes ces qualités font-elles du disque optique compact le produit d'information idéal? Non, évidemment. Tous les produits CD-ROM ne sont pas d'égale qualité, tous les besoins des utilisateurs ne sont pas uniformes. Il n'en reste pas moins que les CD-ROM font dorénavant partie de notre paysage informatique.

Aspects techniques

On ne peut comprendre le CD-ROM sans connaître quelques définitions techniques de base. Laissons aux spécialistes l'histoire des micro-cuvettes dans lesquelles sont converties des informations numérisées. Comme l'écrit avec humour Paul Nicholls, un grand maître du domaine, «CD-ROM make excellent frisbees, coasters and clocks, but are particularly useful for storing large amounts of computer-readable data...»!

Précisons tout de même que le CD-ROM est un disque de plastique «dont chaque surface est revêtue d'un vernis et d'une couche protectrice» et sur lequel «l'information est enregistrée par une succession de cavités, de longueur variable, disposées en spirale».2 Ce sont les micro-cuvettes : il y en a deux milliards sur un seul disque et la longueur totale de la spirale atteint 5,37 kilomètres. L'information est numérisée, c'est-à-dire que tous les types d'information sont représentés par

des octets, eux-mêmes traduits en modulations de 14 bits qui sont converties en micro-cuvettes. «C'est le passage du rayon laser d'un pic à une micro-cuvette qui produit l'information».3

Les sources d'information

L'utilisateur aura recours à des manuels d'introduction et des périodiques spécialisés, à des répertoires de produits offerts, à des catalogues de distributeurs. Parmi les répertoires de produits, les deux plus utiles sont: *The CD-ROM Directory*, de Finlay et Mitchell, de même que *CD-ROMS in Print*, par Norman Desmaris (ed.). Ces deux ouvrages offrent une bonne couverture de la production internationale, et fournissent, pour chaque produit, toute une série de renseignements (prix, producteurs, contenu, langue, couverture, compatibilité, etc.). Il existe en outre un répertoire qui recense les produits en français : *L'Annuaire du CD-ROM*

Les catalogues de distributeurs contiennent beaucoup de renseignements

Sylvie LeBlanc est bibliothécaire au Centre de traduction du Réseau CP Rail.



sur les produits. Au Québec, la société CEDROM-SNI est une jeune entreprise très dynamique, responsable de la distribution de nombreux produits, de même que de la réalisation du CD Actualité/Québec (textes intégraux des 12 derniers mois des principales publications de presse québécoises).

Toutefois, les répertoires et catalogues, bien qu'essentiels, ne fournissent pas d'évaluations qualitatives ni de conseils. Pour cela, il faut se tourner vers la documentation professionnelle : guides et manuels, revues et bulletins, comptes rendus de conférences. Pour bien saisir les tenants et aboutissants de la technologie CD-ROM, pour savoir comment en tirer le meilleur parti, pour connaître les applications qui pourraient répondre adéquatement à vos besoins, un peu de lecture est nécessaire... Nous vous proposons, en encadré, quelques titres intéressants, dont quelques-uns en français (car il faut préciser que les produits CD-ROM et la documentation s'y rapportant sont souvent et surtout de langue anglaise).

Les produits

Le nombre de produits CD-ROM offerts sur le marché continue d'augmenter. Alors qu'au début de la courte histoire du CD-ROM, les bases de données sur disque optique étaient surtout de type bibliographique, la tendance est maintenant aux bases offrant le texte intégral des documents. Des titres d'intérêt plus géné-

Guides et manuels

L'AB... CD-ROM: guide d'implantation d'un service de recherche d'information sur CD-ROM, par Gilles Deschêlets et Lucie Carmel. Montréal : Éditions A5TED, 1992, 234 p.

Il s'agit d'un ouvrage très complet sur la technologie des CD-ROM: informations de base, conseils utiles. Certains chapitres s'adressent plus spécifiquement aux gestionnaires de centres d'information ou de bibliothèques, mais on ne saurait trop conseiller la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent de près au sujet.

Multimédia et CD-ROM pour les nuls, par Andy Rathbone. Paris : Sybex, 1994, 331 p., ill. (traduction de *Multimedia and CD-ROM for Dummies*).

Ouvrage d'introduction rédigé suivant la formule qui fait le succès de la collection «pour les nuls»: conseils utiles, texte clair et de lecture agréable.

Bien installer et utiliser son CD-ROM,

par Thomas Jungbluth. Paris: Éditions Micro-Application, 1994, 157 p.

Plus technique que les deux précédents.

CD-ROM Buyer's Guide & Handbook: the Definitive Reference for CD-ROM Buyers, 3rd ed., par Paul T. Nicholls. Wilton, CT : Eight Bit Book, 1993.

L'ouvrage de Nicholls est un ouvrage de référence de très grande qualité et de très grande utilité; on y trouve des données techniques, des conseils, des informations sur l'état du marché, de même qu'une évaluation sélective de quelques 120 produits CD-ROM. À consulter, assurément.

Parmi les revues professionnelles, la référence la plus intéressante demeure le *CD-ROM Professional*, dont les articles, les chroniques, les évaluations, bref tout le contenu est toujours très pertinent. Au Canada, le magazine *Canadian CD-ROM News* constitue la source principale de renseignements.

ral font aussi leur apparition. De fait, les premiers CD étaient très spécialisés, en sciences ou en affaires, par exemple. Par ailleurs, on remarque un plus grand nombre de produits accessibles en environnement Macintosh. Les CD-ROM multimédias (son, image, texte) sont de plus en plus nombreux.

Plusieurs produits CD-ROM sont susceptibles d'intéresser les traducteurs et terminologues, et ce malgré le fait qu'il

existe, hélas, peu de produits de langue française sur le marché. Nous donnons, dans l'encadré ci-dessous, une liste de dictionnaires et encyclopédies, pour la plupart dans les langues de Molière et de Shakespeare, qui pourraient s'ajouter à votre bibliothèque électronique... Un conseil cependant: avant tout achat, vous aurez pris soin d'évaluer sérieusement vos besoins et de tester les produits. En effet, les CD-ROM vous offrent souvent un >

Les produits CD-ROM

Banques de terminologie

TERMIUM, la banque de données linguistiques du Gouvernement du Canada, n'a guère besoin de présentation. Cet outil de référence est offert en versions DOS ou Macintosh, au coût de 395 \$ (abonnement d'un an) ou 995 \$ (abonnement de trois ans).

Le *DOC* de l'Office de la langue française regroupe, sur un même disque, la Banque de terminologie du Québec (BTQ) et la banque documentaire de l'OLF, de même que *Le français au bureau*, 4^e édition, au prix unitaire de 300 \$ par année.

Dictionnaires de langue française

Le Robert électronique, version CD-

ROM du texte intégral des neuf volumes du Grand Robert de la langue française. En plus des définitions complètes, il donne accès à plus de 160 000 citations, à plus d'un million de synonymes, à des possibilités de liens hypertextes, à un vérificateur orthographique; il s'utilise conjointement avec la plupart des logiciels de traitement de texte. Le prix? Au-delà de 1000 \$.

Zyzomis, produit par les Éditions Hachette. Contient la version intégrale des ouvrages suivants : *Dictionnaire de notre temps*, *Dictionnaire des synonymes*, et *Atlas pratique*. *Zyzomis* offre ainsi 400 000 formes, 72 000 entrées dont 21 000 noms propres, 8 500 noms de lieux avec cartes géographiques, de même que des outils d'aide à la rédaction; il s'utilise conjointement avec un logiciel de traitement de texte.

Dictionnaires multilingues

Le Visuel interactif, français-anglais-espagnol, dirigé par Jean-Claude Corbeil et édité par Québec-Amérique. Ce dictionnaire, contenant des animations et des indications sur la prononciation, devrait paraître en septembre 1995 et coûter 70\$ environ.

Languages of the World, un DC qui comprend le texte intégral de 18 dictionnaires en 12 langues, avec les traductions, définitions et synonymes de plus de 7 millions de mots, couvrant la langue générale, mais aussi les domaines scientifique et économique (il comprend par exemple le *Compact Dictionary of Exact Science*, *English-German German-English*, le *Harrap's French-English English-French Science Dictionary*, le *Harrap's Shorter French-English English-French Dictionary*). Prix: 130\$ US environ.

La traduction raisonnée: point de vue d'outre-Atlantique

par Florence Herbulot

D ELISLE, Jean, *La traduction raisonnée*, Coll. Pédagogie de la traduction, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 484 p.

UN LIVRE de Jean Delisle est toujours source d'une grande satisfaction. Voilà un homme qui sait parler de la traduction en traducteur, qui appuie son discours sur son expérience, dont le travail théorique colle à la réalité.

Florence Herbulot est maître de conférences à l'Université Paris III, enseignante de traduction technique d'anglais en français, traductrice d'anglais et d'italien en français, et vice-présidente de la FIT.



▷ accès plus rapide à l'information, mais il faut aussi y mettre le prix (certains dictionnaires sur disque optique peuvent parfois coûter quelques centaines de dollars de plus que la version imprimée).

Disque optique ou base en ligne?

Les grandes bases bibliographiques étaient ou sont encore, pour la plupart, accessibles en ligne. À cet égard, il faut tenir compte d'un aspect important: la fré-

Le propos de *La traduction raisonnée* est défini dès l'introduction: distiller vingt ans d'enseignement de la traduction générale au niveau universitaire. La traductrice praticienne et enseignante que je suis se frotte les mains.

Franchi le glossaire - dur dur, même si le partage du langage est destiné à faciliter le passage du message - et le métalangage, nous entrons dans le vif du sujet, les aspects pratiques. Le chapitre sur les outils documentaires souligne bien leurs limites, en particulier celles du dictionnaire bilingue, ce qui est bienvenu. Celui sur la méthode de travail décompose à merveille les trois étapes (avant, pendant, après). Le traducteur se réjouit de voir formuler clairement

ce processus qu'il applique jour après jour et qu'il a souvent du mal à faire entendre à son client, lequel s'étonne lorsqu'on lui dit qu'il faut comprendre avant de traduire. Le bonheur s'installe page 84.

Il est un peu bref: dès la page 94 et jusqu'à la page 112, les bons côtés de l'ouvrage sont atténués par la présentation de traductions type, dont le danger est d'ancrer l'étudiant dans la conviction - tranquilisante, mais fautive - qu'il existe une seule et unique solution à tout problème de traduction. Heureusement que le chapitre sur l'explication de texte redresse la situation.

L'objectif IV (Processus cognitif) voit lui aussi son intérêt tempéré par la pré-

quence des mises à jour des CD est beaucoup moindre que celle des bases de données en ligne. Par conséquent, si vous avez besoin de l'information la plus récente possible, votre choix ne se portera pas sur le CD, mais sur l'interrogation en ligne. Toutefois, pour la recherche documentaire rétrospective, l'apport des CD-ROM est appréciable: les index imprimés, publiés en dizaines de volumes, occupent non seulement beaucoup d'espace mais exigent une longue et patiente recherche, si on la compare à une recherche sur disque optique qui porte sur l'ensemble des volumes à la fois, de fixer des paramètres, de consulter à

l'écran et de copier les résultats intéressants sur disquette.

Verrons-nous un jour le livre papier disparaître? Voilà une question qui ne devrait pas nous angoisser. Des ouvrages offerts en formats différents peuvent être complémentaires et servir à des besoins différents. Je nous vois mal le soir au lit en train de cliquer la touche «fin» pour connaître la conclusion du dernier roman de Michael Crichton!

L'apport du CD-ROM dans le monde de l'information est indéniable. Il permet bien sûr le repérage et l'accès plus rapide à l'information, mais surtout, il permet de

Lo *Scaffale Electronico Dizionario* comprend le texte intégral du dictionnaire italien *Il Nuovo Zingarelli Minore*, le thésaurus italien *Sinonimi e Contrari*, de même que des dictionnaires anglais-italien et français-italien, ainsi que le *Manuale di Stile*.

Dictionnaires, encyclopédies et ouvrages de référence de langue anglaise

The American Heritage Illustrated Encyclopedia Dictionary contient au-delà de 80 000 entrées de la langue générale anglaise, avec définitions complètes et illustrations en couleur. Prix: 39,95 \$ US.

Information Finder comprend la version intégrale du *World Book Encyclopedia* (édition 1994), soit plus de 17 000 articles compris dans les 22 volumes de cette

encyclopédie, ainsi que la version intégrale du *World Book Dictionary* (139 000 entrées). Prix: 395 \$ US.

McGraw-Hill Science and Technique Reference Set. Ce CD réunit les deux ouvrages suivants: *McGraw-Hill Concise Encyclopedia of Science and Technology* (7 300 articles) et le *McGraw-Hill Dictionary of Scientific and Technical Terms* (98 500 termes); il contient aussi 1 700 illustrations.

Microsoft Bookshelf, un CD-ROM intéressant puisqu'il réunit ra ouvrages de référence importants, parmi lesquels le *World Almanac and Book of Facts*, l'*American Heritage Dictionary*, le *Chicago Manual of Style*, le *Rogets II*, *Electronic Thesaurus*. Il peut être utilisé conjointement avec la plupart des logiciels de trai-

tement de texte. Prix: 295 \$ US.

Microsoft Encarta Multimedia Encyclopedia, encyclopédie générale multimédia qui comprend 21 000 articles de l'encyclopédie 1992 *Funk & Wagnalls New Encyclopedia*, de même que 1 000 nouveaux articles touchant les domaines de l'histoire, de la culture moderne et de l'informatique. Il comprend aussi plus de 1 000 cartes en couleurs, 5 600 illustrations et photographies, ainsi que nombre d'animations; il contient en outre 83 000 entrées du *Webster's Electronic Dictionary* et 40 000 entrées provenant du *Websters College Thesaurus*.

The Oxford English Dictionary 2nd Edition on CD-ROM. Ce CD comprend le texte intégral des 20 volumes de *The Oxford English Dictionary*. Le nombre

sence des traductions type, et la partie la plus attendue, «La créativité du traducteur», se trouve réduite à huit pages: une et demie d'exposé, deux et demie d'exemples comparatifs, et des exercices.

Mais la deuxième et plus grosse partie du livre, à partir de la page 165, est pratiquement un manuel de stylistique et de rhétorique. Difficultés d'ordre lexical, syntaxique, rédactionnel. Certes, *development* ou *problem* ne sont pas faciles à traduire, certes, les étudiants aiment être rassurés, mais ce retour au comparatisme, chez Jean Delisle, a de quoi surprendre.

On peut s'interroger sur les raisons profondes qui ont conduit l'auteur à rédiger un livre en deux volets, où la place dévolue à la réflexion stimulante est dévorée par les recettes : lassitude de l'enseignant, fatigué d'encourager ses élèves à prendre leur essor et qui revient à la méthode des garde-fous? Maîtrise insuffisante de l'anglais chez les étu-

dants en traduction des universités canadiennes?

Autant j'aime, dans ce livre, tout ce qui oriente et stimule l'invention, l'imagination du traducteur, qu'il soit apprenti ou praticien chevronné, autant me gêne tout ce qui prend trop étroitement l'apprenti par la main, l'enserme et le guide dans une voie déjà tracée : exemples de traductions, correspondances de termes ou de phrases, même quand il s'agit de faciliter le repérage des difficultés ou de figurer les équivalences.

Le principal inconvénient que j'y vois est un risque de sclérose de l'invention. Pourquoi se fatiguer à chercher la formule la plus juste, pourquoi tenter de faire preuve d'imagination, si le manuel (la Bible) vous donne la solution? Conséquence à peu près inévitable : une adhérence plus étroite au texte source, un moins bon détachement, une paresse au travail de mobilisation des éléments cogni-

tifs qui permettent à un traducteur d'assurer non seulement la traduction, mais aussi l'adaptation du texte d'arrivée aux réalités socioculturelles du destinataire.

Mon point de vue est nécessairement celui d'une maudite Française traduisant de l'anglais britannique ou américain, c'est-à-dire jouant le rôle de truchement entre des cultures que séparent de vastes masses d'eau salée, alors qu'au Canada, les réalités socioculturelles de l'anglais et du français sont si étroitement imbriquées que la question ne se pose pas. Et il est vrai que ce livre est destiné à servir de manuel de cours pour des enseignants et des étudiants canadiens. Je ne suis pourtant pas sûre qu'à travailler aussi étroitement bridés, les étudiants puissent acquérir suffisamment de souplesse neuronique pour faire face à des difficultés non rencontrées au préalable - et n'est-ce pas ce qui risque de leur arriver dans l'exercice de leur métier? •

penser à de nouvelles façons de travailler et d'utiliser les ressources documentaires. En fait, si les produits CD-ROM doivent encore être améliorés, si certains restent encore à créer, il nous revient toujours de décider de l'utilisation que l'on en fera. Voilà donc une technologie intéressante dont il faut suivre l'évolution de très près. •

1. NICHOLLS, Paul (1993) : *CD-ROM Buyer's Guide & Handbook : the Definitive Reference for CD-ROM Buym*, Connecticut, Eighc Bic Books, p. 31

2. DESCHATELÉTS, Gilles et Lucie CARMEL (1992) : *L'AB.. CD-ROM*, Montréal, Éditions ASTED, p. 34

3. op. cit., p. 35

d'entrées s'élève à 616 000 et le nombre de citations, à plus de 2 000 000.

The Webster's Ninth New Collegiate Dictionary contient plus de 160 000 entrées et 200 000 définitions, de même que 600 illustrations. Dictionnaire audio puisque toutes les entrées principales sont accompagnées de leur prononciation sonore.

Et aussi...

L'Herbier Marie-Victorin (avec lexique), *Les Voyages de Jacques Cartier*, *L'estuaire du Saint-Laurent*, par Micro-Intel, édités et distribués par Crapo, Montréal. Ces CD-ROM, peu distribués, sont vendus chez Camelot à Montréal.

De la langue et de ses méandres

L'aventure des langues en Occident, leur origine, leur histoire, leur géographie. Henriette Walter, Robert Laffont, 498 p., 1994. Préface d'André Martineau.

LA GRANDE quête du savoir, jusqu'ici réservée aux universitaires et à quelques cercles de *happy few*, a sauté la clôture. C'est l'une des données actuelles de nos sociétés médiatiques. À preuve, l'ouvrage d'Henriette Walter sur l'histoire comparative des langues. Normalement, Henriette Walter ne s'adresserait qu'à ses élèves de l'Université de Rennes ou de l'École pratique des Hautes études, à Paris. Elle a pourtant fait la manchette de journaux à grande diffusion et la télé à des heures dites de pointe, de grande écoute, comme l'émission de Simon Durivage à RD!. Pourquoi et comment ce savoir universitaire parvient-il à intéresser un nombre de lecteurs si élevé, dépassant largement la sphère habituelle des linguistes?

Son sujet, la langue, appartient à la fois, pour des raisons évidentes, au domaine commun et au domaine spécialisé. Mais elle sait le présenter sous un jour autrement plus attrayant que la grammaire très didactique - on disait un cours magistral - , qui décourageait tant les élèves jusque dans les années 60. Il s'agit pourtant de 500 pages où le lecteur

doit faire de nobles efforts pour suivre l'évolution interne de la centaine de langues qui ont eu cours en Europe.

Cela donne beaucoup d'échelles à grimper aux lecteurs non «savants» - puisque l'ouvrage n'est pas destiné en premier lieu aux «linguisticiens». Ex. : «la graphie *ch*, d'origine française, remonte au XIII^e siècle. Elle correspondait à cette époque à la prononciation *tch*, aujourd'hui devenue *ch*. Les graphies *lh* et *nh* apparaissent après 1250, pour noter des articulations mouillées, comme dans *velho* "vieux". Elles sont d'origine provençale.» (p. 22r, dans le chapitre sur le portugais). Si l'on passe à une langue plus nordique, ou à l'arabe - puisqu'il compte une présence de plusieurs siècles en Espagne - , les explications de la graphie et de la phonologie exigent encore plus d'attention, voire d'imagination.

Mais tous ces efforts ne seront pas vains puisque vous apprendrez avec Henriette Walter que c'est «le poète Fabre d'Églantine (sic), auteur de la chanson "Il pleut, il pleut, bergère..." qui avait été chargé d'inventer des noms évocateurs pour désigner les mois du calendrier révo-



lutionnaire (nivôse, floréal, thermidor...)». Vous trouverez aussi une surprise, glissée par l'auteur dans la liste d'arabismes espagnols : alfafa, apparent néologisme. Henriette Walter a le sens du jeu. Avec les toponymes, source infinie de curiosités dans toutes les langues, elle propose des devinettes ou des énigmes. En effet, en Europe, avec les successives vagues de peuplement, on redécouvre l'histoire d'un lieu cachée sous un nom de ville ou de rivière. Ex. : du pré-celtique, Rhône, Loire, Garonne; du celtique, Nanterre (sanctuaire, bois sacré), Vienne, en Autriche (blanc), Come, en Italie (vallée).

La langue des jeunes passionne toujours Henriette Walter, qui en fait un rapide tour dans plusieurs des langues occidentales. Elle y explique par exemple l'origine de ce «craindre» intransitif, largement utilisé par les moins de 30 ans en France et totalement inconnu des autres.

La bataille de l'orthographe, qui tonnait encore récemment en France, a aussi résonné ailleurs, que ce soit en breton ou en italien. Henriette Walter en profite pour expliquer ces réactions un peu émotives. Elle nous promène agréablement dans toutes ces histoires avec grand raffinement de détails. Et, comme toujours, l'ouvrage est traversé de tableaux, de résumés,

de listes, de dessins (admirez la variété de pâtes italiennes, p. 157 à 160), de cartes, de fioritures comme le poème *Le fenouil séparait Isabelle et Ferdinand*. Enfin, le plus surprenant est sans doute cette recherche de toutes les «mini-langues» qui se parlent encore, deci, delà, dans chacun des pays européens : comique, ladino, sardais, aranais, gallo... Un travail d'une dizaine d'années, explique Henriette Walter. Bref, de quoi alimenter nos séjours européens pour bien longtemps, surtout si vous fouillez dans les 27 pages de notes bibliographiques. Impressionnant et curieux. •

Solange Lapiere

NOUVEAUTÉS

Dictionnaires et ouvrages de référence

• ALLEAUME-LEFORT, Marie-France, HAGOPIAN, Mikaël, *L'anglais de l'assurance*, Paris, Pocket, 1995, 287 p. ISBN 2-266-45°4-0

Comprend 20 dossiers bilingues sur la terminologie, les procédures et les institutions anglo-saxonnes de l'assurance renfermant chacun un texte de présentation, des textes d'illustration, des phrases types, un vocabulaire français-anglais, des exercices et leurs corrigés.

• BANNOUR, Abderrazak, *Dictionnaire de logique pour linguistes français-anglais-allemand*, Paris, CILF, 1995, 231 p. ISBN 2-85319-260-1.

Présente une centaine de termes des différentes écoles du domaine, notamment ceux de la logique aristotélicienne et de la théorie de l'argumentation.

• BERTIN, Jean-Claude, *L'anglais du transport et de la logistique*, Paris, Organisation, 1995, 240 p. ISBN 2-7°81-1777-7

Vocabulaire utilisé par les professionnels du domaine des transports et de la logistique.

• BOSCHETTI, Federica, *Dictionnaire français-hindi*, collaboration Monica Juneja, Paris, Makar, 1994, 382 p. ISBN 2-95°6068-2-2

Renferme environ 10 000 entrées.

• CHARIES, René, STEELANDT, Sylvie, *Le vocabulaire français par la pratique*, Paris, Nathan, 1994, 159 p. ISBN 2-09-176076-5

Contient définitions, listes de mots et dessins commentés et répertoriés selon différents thèmes : la Terre, les hommes et leurs loisirs, les métiers de l'agriculture, de l'industrie et du tertiaire.

• COLOMBEY, Émile, *L'argot des voleurs*, Étoile-sur-Rhône, Nigel Gauvin,

1995, 91 p. ISBN 2-87771-°59-9

Paru en 1862 chez Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, ce dictionnaire expose, à l'aide d'exemples et d'anecdotes, toutes sortes d'escroqueries mises au point par les voleurs aux dépens de leurs victimes.

• DEPECKER, Loïc, *Dictionnaire du français des métiers, adorables jargons*, Paris, Seuil, 1995, 350 p. ISBN 2-02-02°°5°-3

Présente les termes propres à différents métiers et professions : ceux du médecin, du pompier, de l'imprimeur et du chauffeur de taxi, notamment.

• HOURCADE, Bertrand, *Dictionnaire des métiers du tourisme anglais-français, français-anglais/English-French and French-English Dictionary of Tourism*, Paris, Pocket, 1995, 443 p. ISBN 2-266-°5°59-1

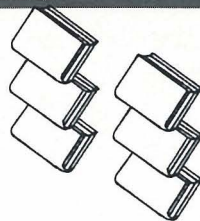
Renferme 40 000 termes appartenant aux domaines des transports, des réservations, des locations, des voyages et des loisirs.

• LE KHA KE, *Dictionnaire français-vietnamien, vietnamien-français/Tu dien phap-viet, viet-phap*, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1994, 445 p.

Dictionnaire bilingue à l'intention des Vietnamiens qui apprennent le français et des francophones qui apprennent le vietnamien.

• *Le petit Ophrys, dictionnaire anglais-français*, collaboration Christian Bouscarren, Jacques Chevallet, François Gallix, Anne Paquette, Paris, Ophrys, 1995, 794 p. ISBN 2-7°80-°725-4

Conçu pour permettre de comprendre l'argot, les journaux, les émissions de radio et les romans anglais et américains,



ce dictionnaire ne comprend pas les mots connus. Il renferme le vocabulaire économique, commercial, juridique et technique, les expressions idiomatiques, les «phrasal verbs» et les faux amis.

• REY-DEBOVE, Josette et Alain REY (dir.), *Le nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1994 ISBN 2-85°36-29°-5

Nouvelle édition entièrement refondue.

• PASSEVANT, Christiane, PORTIS, Larry, *Dictionnaire Black*, Coll. Dico Compil, Paris, Grancher, 1995, 520 p. ISBN 2-7339-°452-3

Présente des données essentielles sur les Noirs et leurs différentes cultures à travers 1 100 articles portant sur la littérature, le cinéma, la peinture, le sport, la danse, la mode et la musique ainsi que sur les mouvements sociaux et la science.

• RAJAONARIMANANA, Narivelo, *Grammaire moderne de la langue malgache*, Paris, Asiathèque, 1994, 126 p. ISBN 2-901795-88-9

Conçue pour les étudiants francophones qui désirent apprendre le malgache, cette grammaire fait ressortir les structures fondamentales de la langue standard, c'est-à-dire celle qui est enseignée à l'école et utilisée officiellement.

• SCHUWER, Philippe, *Dictionnaire bilingue de l'édition français-anglais/English-French Bilingual Dictionary of Book Publishing*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 456 p.

Contient 2 000 termes et expressions sur les sujets suivants : métiers, économie et usages de l'édition; informatique éditoriale, droits des auteurs et droits voisins; fabrication (papier, composition, photogravure, imprimerie, brochage, reliure);

diffusion, distribution, librairies, bibliothèques; promotion, publicité; coéditions, droits étrangers et licences.

- Services linguistiques du CN, *Sans détour, guide de rédaction des adresses en français/Getting it There 1 English Address Writing Guide*, Montréal, 1995, 130 p. ISBN 0-865°3-019-7

Guide bilingue, tête-bêche, visant à faciliter la rédaction et la traduction de divers types de documents comportant des adresses.

- VAN HoOF, Centre de terminologie de Bruxelles, ILMH, *Dictionnaire des éponymes médicaux* (français-anglais), Louvain-La-Neuve, Peeters, 1994.

Ouvrage à intention pédagogique visant à apporter des éclaircissements dans la confusion de l'éponymie médicale. L'ouvrage s'adresse non seulement aux étudiants en médecine et aux traducteurs médicaux, mais également aux médecins eux-mêmes.

Langues et linguistique

- ALLAVENA, Josette, HERVÉ, Josette, *La presse espagnole*, Paris, LGF, 1995, 224 p. ISBN 2-253-06438-6

Présente, à travers des extraits de grands journaux et de journaux locaux espagnols, le vocabulaire utilisé par différents médias de l'Espagne.

- ATTAL, Pierre, *Questions de sémantique, une approche comportementaliste du langage*, Louvain, Peeters, 1994, 319 p. ISBN 90-6831617-6

L'auteur, dans une perspective comportementaliste, aborde des aspects de la négation et de la référence ainsi que des structures sémantiques et des aspects du locutionnaire.

- BECKER-Ho, Alice, *Les principes du jargon, un facteur négligé aux origines de l'argot des classes dangereuses*, Paris, Gallimard, 1995, 160 p. ISBN 2-07-032848-1

Traite de l'existence et du rôle des Gitans dans la constitution de l'argot. Renferme une liste de mots de l'argot des malfaiteurs.

- BOUCHÉ, Pascal, *Les mots de la médecine*, Coll. Le français retrouvé, Paris, Belin, 1994, 509 p. ISBN 2-7011-1441-1

Rassemble et explique toutes les racines grecques et latines à la base du vocabulaire de la médecine, ainsi que les mots techniques qui en sont dérivés.

- CAHEN, Gérard, (dir.), *Le plaisir des mots, cette langue qui nous habite*, collaboration Jean-Pierre Balpe, Muriel Bloch, Jacques Cellard et al., Paris, Autrement, 1995, 224 p. ISBN 2-86260-510-7

Présente une réBexion sur la manière dont la langue nous habite, vit avec nous quotidiennement.

- CHUQUET, Hélène, *Linguistique contrastive et traduction, le présent de narration en anglais et en français*, Paris, Ophrys, 1995, 255 p. ISBN 2-7°80-°742-4

Étude sur les conditions d'emploi du présent «de narration» ou «historique», en français et en anglais contemporains, tant dans des récits d'événements que dans les œuvres littéraires, dans la perspective de la théorie des opérations énonciatives.

- FRANCARD, Michel, (éd.), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, Louvain, Institut de linguistique de Louvain, 1994, 2 tomes, 223 p. et 145 p.

Actes du colloque de Louvain-La-Neuve tenu du 10 au 12 novembre 1993.

- FUCHS, Catherine, *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys, 1995, 185 p. ISBN 2-7080-0734-3

Présente une vue d'ensemble sur les diverses approches de la paraphrase, illustrées à l'aide d'exemples. Présente également une méthodologie nouvelle de description de la paraphrase linguistique.

- LERAT, Pierre, *Les langues spécialisées*, Paris, PUF, 1995, 208 p. ISBN 2-13-046602-8

Propose une réBexion sur les liens qui existent entre la linguistique et les domaines comme la traduction, la rédaction technique, la documentation, la normalisation et la lexicographie.

- LESSARD, Denys, *L'enjeu des mots*, Montréal, Stanké, 1995, 160 p., 17\$. ISBN 2-7604-0484-6

Recueil de 64 billets calembouresques radiodiffusés au cours des dernières années à l'émission de Radio-Canada «Langue et espace francophone» et ayant trait, entre autres, à la musique, à l'érotisme, à l'horoscope et à la météo.

- MILNER, Jean-Claude, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, 1995, 701 p. ISBN 2-02-023707-5

Présente une étude sur la fonction du langage et ses propriétés ainsi que sur les modèles proposés, dont celui de Chomsky.

- NIEDZWIECKI, Patricia, *Au féminin 1, code de féminisation à l'usage de la francophonie*, Paris, Nizet, 1994, 285 p. ISBN 2-7°78-1178-5

Étude sur la féminisation des noms : le nom professionnel, la féminisation du langage, les règles d'accord du féminin, les affixes féminins, les agents de la féminisation.

- NOLKE, Henning, *Linguistique modulaire, de la forme au sens*, Paris,

Peeters-France, 1994, 303 p. ISBN 2-87723-142-9

L'auteur, Danois, a pris comme point de départ l'adverbe français pour énoncer les bases linguistiques d'une linguistique modulaire, lesquelles sont suivies de plusieurs analyses dans le modèle proposé.

- PICOCHÉ, Jacqueline, MARCHELLO-NIZIA, Christiane, *Histoire de la langue française*, 3^e édition, revue et corrigée, Paris, Nathan, 1995, 397 p. ISBN 2-09-190768-5

Expose, en deux parties indépendantes, d'une part, l'histoire «externe» du français : les gens qui le parlent, les endroits où il est parlé, et d'autre part, son histoire «interne» : évolution de la phonétique et de l'orthographe, de la morphologie, de la syntaxe et du lexique.

- PIERRET, Jean-Marie, *Phonétique historique du français et notions de phonétique générale*, nouvelle édition, Paris, Peeters-France, 1994, 247 p. ISBN 2-87723-138-0

Divisé en deux parties, cet ouvrage renferme une initiation à la phonétique générale et présente une vue d'ensemble sur la phonétique historique du français. Nombreuses illustrations et trois index.

Traduction et terminologie

- FERGUSSON, Brian, *Thème anglais, filière LEA*, Paris, PUF, 1995, 384 p. ISBN 2-13-°4674°-7

Traductions commentées de textes tirés de la presse française.

- BALLARD, Michel, *La traduction de l'anglais au français*, 2^e édition, Paris, Nathan, 1995, 268 p. ISBN 2-°9-190180-6

Principalement destiné aux personnes qui désirent s'initier à la traduction et réBéchir sur le processus.

- VARIN, Marie-Ève et coll., *Inventaire des travaux de terminologie récents 1990-1993*, Québec, Gouvernement du Québec, 1994, 764 p.

Préparé par l'Office de la langue française pour le Réseau international de néologie et de terminologie (RINT), cet ouvrage présente 2 405 titres de dictionnaires, lexiques, vocabulaires, glossaires, classifications, nomenclatures, guides d'identification, encyclopédies et thésaurus unilingues français, bilingues ou multilingues avec des équivalents français. •

Danielle Langelier

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres sont en vente à la Librairie Olivieri, sauf indication contraire [5200, av. Gatineau, Montréal H3T 1W9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739-3630]. Les prix sont donnés à titre indicatif seulement.

Circuit - 50e numéro

Participez à un feu d'artifice mettant en évidence les qualités et les travers professionnels des langagiers. Lecteurs et lectrices, dites-nous, en quelques lignes et avec tout l'humour qui vous caractérise, ce que vous faites quand vous ne traduisez pas. Attendez-vous aussi à être sollicités d'une façon ou d'une autre par un membre de l'équipe de rédaction car, cette fois, nous voulons vraiment savoir qui vous êtes, Mesdames et Messieurs les langagiers.

Vos textes, qui paraîtront dans le numéro d'hiver 1995-1996 du magazine, doivent nous parvenir avant le 8 septembre.

50



Veuillez m'abonner à *Circuit*, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros: 25 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada: 35 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit OTIAQ* »

nom

adresse

code postal

signature

date

Circuit

Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec

1140, boul. de Maisonneuve ouest, bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8



Le système XLT®, c'est:

Traduction à la carte

- Vitesse de traduction brute: 200 000 mots/heure et plus
- Traduction automatique, ou interactive depuis le traitement de texte
- Générateur de glossaires: 500 000 mots à l'heure et plus
- Dépouilleur de syntagmes (multifenêtres)
- Conjugueur
- Compte-mots ultra-rapide
- **Banque** de terminologie de plus de 60 000 termes
- Édition et validation des glossaires (multifenêtres)
- **Tri** et fusion de glossaires
- Optimisation des glossaires (résolution des ambiguïtés sémantiques)
- Bilan de traduction et comparateur de versions
- Compatibilité avec tous les traitements de texte
- Courrier électronique
- Interface avec Termium
- De 1 à **64** utilisateurs simultanément

Pour de plus amples renseignements ou pour une démonstration sur vos propres textes :

SOCATRA Inc., 5500 Avenue Royalmount, bureau 320, Ville Mont-Royal, Québec H4P 1H7

Téléphone: (514) 735-7079

Télécopieur: (514) 735-9697